28me Année Septembre 1941

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

LUC DECAUNES . . . . *A l'Œil Nu*
MARCEL BRION . . . . *Une Aventure de Voyage*
HENRI FERAUD . . . . *Beauté, visage clos*

CHRONIQUES

JACQUES DUCANGE . . . . *Péguy, soldat de la vérité*
JACQUES BENET . . . . *Péguy présent*
GABRIEL BERTIN . . . . *Actualité de Paul Valéry*

NOTES — COMPTES RENDUS

LA POÉSIE : par Léon-Gabriel Gros.
LES LIVRES : par Emile Dermenghem, Jean Lambert, Ilo de Franceschi.
LETTRES DE MARSEILLE : par Jean Lambert.
CONFÉRENCES - ECHOS - NÉCROLOGIE : par B. T., M. C., Jean Rivier, Jean Ballard.

MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10
France : Le N° : 8 fr.

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis
Etranger : 10 fr.

N° 238. 28me Année. Septembre 1941.

Cahiers du Sud

Tome XIX. — 2e Semestre 1941

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

A l'Œil nu (1)

LE SIGNE EGAL

Ils ont les yeux ouverts sur la flamme
L'étonnement persiste le cœur rit
Ils vont et viennent sur la terre
Avec la facilité du loisir

Le plaisir grave leur image
A l'envers dans tous les cachots
Ils jonglent nus avec les boules de l'orage

Un même sang leur tient lieu de maison

A la saison des fleurs et des oranges
Ils ont l'air de tout commencer
Jeunes jeunesse en tête
Privés de tout riches de tout
Entre l'espoir et la blanche colère
Ils battent le blé du partage

Leur rire est beau comme un dimanche
L'amour les tient entre ses dents l'amour les pèse
Sur le plateau loyal du sang.

---

(1) Ces poèmes appartiennent à un recueil de Luc Decaunes: *A l'Œil Nu* que les *Cahiers du Sud* publieront en Octobre. Luc Decaunes est actuellement prisonnier au Stalag 4. B. Il a fait partie pendant toute la guerre des unités combattantes, devant la Ligne Maginot.

LES YEUX BATTANTS

Sous la lumière inquiète de la lampe
Au fond d'une chambre de lin
Tu m'attendais les yeux ouverts
Tout le temps d'été dans tes yeux
Et la mer était derrière
Bordant la nuit de son nuage amer

Le feu prend à mes mains comme la poudre
Le feu brûle des roses sur ton corps
Jeunesse
Tout le fer de la terre est dans mes bras
La charrue passe sur la nuit
Et te soulève fleur de sang
Jusqu'à la forme inconnaissable

Longtemps les murs n'ont plus été
Que les quatre saisons de l'herbe
Les quatre étoiles du beau temps

Sous la lumière égale de la lampe
J'ai vu tes yeux s'ouvrir profonds et mûrs
Calmes comme les tiges blanches des colchiques
Baignés d'une eau plus ténébreuse que l'amour
Lavés d'une eau plus claire que les mains

Les beaux étangs dormaient dans un jour calme
Prunelles de satin vierges d'ombre
Leurs fleurs étaient la bouche des paresses
Les cheveux laiteux du sommeil
Et tout avait le sens précieux du mystère

Sous la lampe aux beaux seins de feuilles
J'ai vu tes yeux amandiers de la nuit
Fleurir en une seule minute
Toute la grâce du plaisir
Toute la soie secrète des journées.

MISERE DE L'HOMME

Pour A. R. Peron.

Entre les planches des vieilles journées
Entre les fûts mal joints du temps
Dans les fentes de la terre malade
Dans les trous des visages morts
Poussent des ronces armées de colère
Et de mauvais épis de chair
Des feuillages de fer de lourdes racines
Et les vertèbres noires de l'amour

Un long cortège de famines
Passe dans la campagne
Où l'hiver fait son ordre de boue
Les maisons sont fermées et froides
Les places des villages paralytiques
Marquent une heure qui ne change pas

Dans les après-midi blanchies d'absence
Les visages les yeux tournent au ralenti
On a tellement peu de temps
On a tout le temps pour mourir

Et le jeune chasseur
Qui mâche la vieille verdure
En parcourant là-haut les forêts du silence
Le jeune fou qu'on ne voit pas

Perdu pour le reste des hommes
Vise très loin
Entre deux mottes de terre froide
Un œil ouvert plein de justice
Surgi de la boue des journées

Un œil qui donne à tout son monde
La couleur lourde de l'attente
Et la force du désespoir.

PENSER A TOUT

Tirez au sort cette juste colère
Ne laissez pas travailler les morts
La terre des morts le sang de la guerre
Pour faire un aveugle au futur

Dans les mains belles de malheur
Les jours pèsent comme des lances
Dans les yeux privés du partage
Le sang fait du feu pour mourir

Le bon poids la bonne mesure
A titre égal pour la graine et le fruit
La liberté de mordre des injures
L'oubli gagné au prix même du cœur
Rien qui soit fertile à la chance
L'oiseau tire son nid hors des branches
Pour n'avoir pas à le haïr

Nous serons la ligne de vie
Au milieu des abois et des vins
Avec le poing
Comme un carrefour de tonnerre
Avec le sang
Pour seller nos chevaux

Avec nos yeux
Témoins de verdure et de roc
Pour une chasse unique à l'imposture.

LUC DECAUNES.

Une Aventure de Voyage

Des volcans fermaient le fond du paysage, étalant en demi-cercle leurs cimes empanachées de flammes et de suie. La fumée calme montait des bouches entr'ouvertes, dont certaines semblaient lâcher leur haleine lentement, à regret, entre des lèvres presque closes. De l'autre côté de la vallée, il y avait des montagnes, en dentelle de scie, nues et pâles comme des os. Celui qui suivait du regard les doigts levés des cactus-candélabres rencontrait un ciel de carton gris, en couvercle de boîte, plat, triste, sali par quelques nuages égarés.

Le voyageur tâtait avec inquiétude ses semelles roussies. Puis il se leva brusquement de la pierre sur laquelle il était assis, hanté dans tout son corps par cette chaleur fiévreuse que couvait la terre. Il regarda autour de lui les boules verdâtres, hérissées de piquants, qui étaient semblables à un troupeau de hérissons paissant une herbe cendreuse. Les buissons saupoudrés de sel, rêvaient de perfection minérale. Le sol friable et fendu craquait comme une croûte en pâtisserie, trahissant dans ses failles une purée de boue noire qui bougeait en crachotant.

Le bruit d'une respiration inquiète remuait sous ce mince parquet de limon cristallisé, avec de grands coups de gong, parfois, qui ébranlaient les cactus, élargissaient les lèvres des fissures bavant des bulles grises. On entendait aussi de longs soupirs, comme si la terre se retournait dans son sommeil, et des chocs violents, les coups de pieds que des jumeaux géants, impatients d'une trop longue gestation, lançaient dans le ventre de leur mère paresseuse.

Les clapotements de la boue visqueuse, la fumée des volcans, et ces rumeurs de révoltes souterraines apportaient une vie suspecte dans l'immobilité pétri-

tiée de la vallée. On eût dit les sursauts de la décomposition, réveillée soudain dans un cadavre qui dormait depuis des millénaires dans la sécurité du natron.

Une odeur de cendre chaude prenait à la gorge. La puanteur du soufre entrait dans la bouche en y enfonçant le doigt et poussait au fond jusqu'à la nausée. Les yeux, trompés par les acides, soupçonnaient des visages et des mains dans les vapeurs vertes qui se traînaient à terre, s'accrochant aux cactus, aux rochers rongés. Ce vide débordait d'ennemis en embuscade. Pas de fauves, ni de serpents. Seulement de longs insectes squameux, laqués de vert et de gris, qui cueillaient avec des mandibules agiles les baies de cendre et de sel accrochées aux buissons.

Le voyageur regarda ses chaussures, puis le sol où la poussière brûlait traîtreusement. Là où il n'y avait pas cette poussière de feu blanc, la lave écumait avec de gros yeux noirs dans des trous où elle essayait de glisser ses molles épaules soubresautantes. Les cactus-candélabres qui faisaient allusion au ciel, et ceux, hirsutes, qui paturaient une prairie stérile, se survivaient à eux-mêmes. Le feu intérieur les avait sucés jusqu'à la dernière goutte de sève. La poussière acide remplaçait dans leurs artères durcies le doux et vivant sirop. Des cristaux muraient leurs pores. Sans même s'en apercevoir, ils changeaient de règne, découronnés de leur puissance végétale, devenant colonnes pierreuses, chandeliers d'orfèvrerie.

Lorsque le voyageur, ayant consenti enfin à l'agonie de ses semelles, leva la tête, il vit qu'un cavalier se dressait maintenant entre lui et les volcans. Le nouveau venu, vêtu d'un costume brun très ajusté, qui se confondait presque avec la robe de sa monture, feignait de regarder les volcans, mais son œil glissait imperceptiblement vers le voyageur qui balançait entre ses mains un pied douloureux. Il était assis très droit sur sa selle dont le troussequin portait un manteau roulé, d'une étoffe rayée de rouge et de brun. Ses mains, d'une netteté métallique, raccourcissaient les rênes, obligeant le cheval à regarder plus haut que l'horizon, ce qu'il faisait en battant des narines, et en roulant des yeux affolés, tandis que ses lèvres se retroussaient sur de larges dents mâchonnant un reste d'écume jaunâtre.

Quand le cavalier tourna enfin la tête vers le voyageur, le regardant bien en face cette fois, celui-ci vit un visage solennel et sévère, coiffé d'un large chapeau brun qui collait au front comme une couronne d'épines. Ils s'observèrent ainsi, un long moment, sans parler. Le cheval dansait d'un pied sur l'autre, impatiemment, irrité par la cendre ardente qui lui brûlait les sabots, secouant sa crinière divisée en tresses courtes par des rubans noirs.

— Voulez-vous manger et boire, dit enfin le cavalier ?

Il avait sorti de ses fontes une bouteille d'étain et un pain qu'il tendait au voyageur. Celui-ci regarda autour de lui les crêtes déchiquetées, les calumets des volcans, le ciel rare, puis il refusa d'un geste. Il était épuisé de faim et de soif, mais la nourriture offerte entre les mains de l'étranger, l'effrayait. Il n'osait même pas parler, de peur que le cavalier ne s'emparât de sa voix, et n'enroulât ses mots, irrésistiblement comme une corde, pour le tirer jusqu'à lui.

— Prenez et mangez, répéta l'inconnu.

Le pain avait belle mine et bonne odeur. Il sentait encore le four, la mie souple. Et le cavalier fixait du regard les mains du voyageur, comme s'il avait pu les détacher ainsi du pied qu'elles balançaient, et, malgré elles, les conduire vers le pain.

Puis il secoua la bouteille d'étain où le vin chanta joyeusement, tira le bouchon, délivrant un arome de côteaux et de vergers, allongea ce goulot odorant vers l'homme qui refusait toujours.

— Buvez. Ceci est le sang heureux de la terre.

La voix du cavalier avait un accent dur et triste. Ses mains avaient lâché les rènes pour offrir le pain et le vin, mais ses genoux collaient aux flancs du cheval des agrafes de métal. Ses yeux voulaient exprimer la bonté, tandis que sa bouche remuait avec une méchanceté autoritaire. Dans ses mains, l'honnête pain, le vin paysan paraissaient peu familiers. Peut-être les proposait-il aux passants parce qu'il lui était impossible — ou défendu — d'y goûter lui-même. Le voyageur, attiré par cette simplicité de céréales et de vignes, faillit saisir les mets qui s'approchaient à portée de ses doigts, mais il se rappelait ce qu'on lui avait dit de la nourriture des ombres et de leur sinistre saveur, et il retint à temps ses mains prêtes à faiblir.

Le cavalier ne parut pas fâché de ce refus discourtois. Il replaça pain et bouteille dans ses fontes qu'il boucla soigneusement.

— Si vous avez faim, vous trouverez de quoi manger au prochain village. Il y a une auberge confortable. Voulez-vous que je vous y conduise ?

Ses yeux de fer noir semblaient avoir la vertu de saisir l'homme aux épaules, de le faire se lever et marcher, mais le voyageur ne céda rien de son silence, de son immobilité. Un mot pouvait être aussi mortel qu'une bouchée de pain ou une gorgée de vin.

— Vous semblez fatigué. Vos souliers sont brûlés. Montez derrière moi sur la selle. Accrochez-vous à ma ceinture. Vous abrègerez ainsi votre route.

Il lui tendait maintenant l'étrier où sa botte se recourbait comme une griffe, pour que le voyageur le saisît et sautât sur le cheval, mais l'homme frissonna et baissa les yeux vers le sol pour ne pas voir cette botte brillante. La lave donnait de grands coups sous le rocher qui lui servait de siège. Un des insectes aux écailles de laque se dressa à moitié, agitant ses mandibules avec l'impuissance des aphasiques. Pendant ce temps, le cavalier attendait patiemment, contraignant son cheval d'une étreinte de métal chaud.

— Il ne faut pas vous laisser surprendre ici par l'obscurité, dit-il en regardant distraitement le paysage. La nuit tombera d'un seul coup. Vous rencontrerez des êtres qui vous feront peur.

L'insecte qui semblait découper des articulations de syllabes, à coups de mandibules, déçu, laissa retomber sa tête sur le sol, happa un cristal de sel qu'il mâcha sans plaisir et sans faim.

A ce moment, le gong matelassé de terre retentit plusieurs fois, à coups précipités. Les volcans se mirent à souffler de longues fumées qui s'enroulaient en spirales. Les fissures de poussière plâtreuse se distendirent, comme une bouche qui s'ouvre pour se plaindre, et l'afflux de lave baveuse s'accrut. Il y eut de longues coulées, d'un noir brunâtre avec des reflets de paons, qui s'allongèrent prudemment, anneau par anneau, et rampèrent. La boue chaude lécha les arbres de sel en grésillant et roussit d'un seul coup les piquants des cactus nains. Une fleur qui avait épanoui naïvement sa corolle de cire rose, se laissa fondre dans le limon acide qui la suça, voracement.

Comme si le cavalier avait reconnu un appel, il rassembla les rênes, jeta un cri rauque qui coucha les oreilles du cheval, et partit au galop sans même avoir pris congé du voyageur qui resta seul, balançant toujours entre ses mains son pied meurtri par le feu de la terre. Ainsi qu'il l'avait annoncé, la nuit descendait déjà dans la vallée. Un vent humide qui rasait le sol, mouilla les fleurs salines des arbustes. Les montagnes devinrent lourdes et ternes comme du plomb. A travers les déchirures du sol, les vipères de lave s'étiraient, se gonflaient. Il y avait dans l'air un bruit de succion produit par les plantes assoiffées qui se jetaient férocement sur la fraîcheur nocturne.

Le cavalier était parti depuis quelque temps, et le voyageur ne se décidait pas à se remettre en marche, quoique des ténèbres inquiétantes commençassent leurs conciliabules dans les creux des rochers, des ténèbres géantes dans les cheminées pierreuses des montagnes, des ténèbres naines entre les cailloux grignotés par les acides. La fumée des volcans s'éclairait déjà de lueurs roses. Les grognements de la terre ressemblaient à un chant. Au fond des failles, la boue ardente rentrait, cédant la place à on ne sait quelles formes qui allaient monter entre les lèvres craquelées d'une planète fiévreuse.

Le voyageur hésitait à se lever. Chaque fois qu'il posait sur le sol ses pieds douloureux, un gémissement lui échappait. Il regrettait de n'avoir pas accepté l'offre de celui qui lui proposait de le prendre en croupe. Il serait assis, maintenant, dans une fraîche cour d'auberge, entre les jarres et la fontaine, attablé devant un vin à goût de framboise, écoutant le tintement des casseroles et les rires des servantes dans la cuisine noire et rousse. Il se serait peut-être résigné à passer la nuit dans la vallée, si l'air ne s'était rempli, tout à coup, d'une sorte d'attente, comme si l'on épiait la venue de quelqu'un, le retour du cavalier — qui sait ! — apparaissant soudain suivi d'un cortège sinistre et princier.

Rassemblant tout son courage, le voyageur avait repris son chemin quand il fut rejoint par des sonnailles de mules qui tintaient allègrement derrière lui. Il s'effaça sur le bord de la route pour laisser passer l'équipage, mais l'homme qui conduisait la carriole

tira sur les rênes en le voyant. La voiture tenait à la fois de la berline et de la roulotte. Ses panneaux étaient décorés de bouquets minutieusement dessinés et coloriés avec la patience des enlumineurs. Une bache, à raies rouges et brunes, la recouvrait.

— Voulez-vous monter, dit le conducteur en se penchant hors de cette bâche ?

Les yeux sombres de cet homme brillaient dans un visage doré. Ses cheveux bouclaient sur les tempes, en petits hameçons huilés. Il ressemblait aux gitans qui vendent des paniers pour voler des poules. Mais il y avait tant de bienveillance dans le geste et dans la voix, que le voyageur accepta l'invitation sans réfléchir plus longtemps. S'aidant de la main que le gitan lui tendait il sauta sur le siège de la voiture et s'assit à côté du conducteur.

Quelque chose alors bougea en soupirant derrière lui. Il se retourna et vit une femme allongée au fond de l'équipage sur une sorte de banquette de velours, pareille à un sofa. A la lueur d'une bougie placée sur une étagère, elle lisait. Sa lecture la passionnait tant qu'elle leva la tête juste une seconde pour dévisager le voyageur, puis ramena les yeux vers son livre.

Ma femme me lit des histoires pour abréger la longueur du chemin, expliqua le conducteur.

— Continuez, je vous en prie, répliqua le voyageur. J'aime beaucoup les histoires, et celle ci devait être très belle. Si vous me le permettez, j'écouterai jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'auberge où je veux passer la nuit.

— Soyez sans crainte, nous vous conduirons jusqu'à l'auberge. J'espère que vous la trouverez confortable et amusante.

Le conducteur fit claquer son fouet, ajoutant à cette incitation un rugissement guttural qui effraya les mules. Elles partirent au galop. La femme soupirait et remuait avec ennui sur son sofa rouge. Elle ne semblait pas décidée à recommencer sa lecture.

— Quel est ce livre, demanda le voyageur, pour l'encourager ?

La femme le fixa un instant de ses larges yeux fumeux, puis elle ferma le volume et regarda la couverture comme si elle ne se souvenait pas du titre.

— Une histoire d'autrefois, dit-elle enfin d'un air indifférent. L'histoire du Prince de la Mort.

En entendant cela, le voyageur frissonna. Ce nom lui rappelait-il quelque chose ? Ou avait-il lu, déjà, une pareille histoire ?

— N'interrompez pas votre lecture à cause de moi, ajouta-t-il courtoisement. Ce récit, je le devine, devait être très intéressant.

— Oh, dit la femme avec indifférence, nous approchions déjà de la fin de l'histoire.

Et comme il l'encourageait, du geste, à lire, elle ouvrit de nouveau le livre et pencha la tête sur les larges pages.

*
**

La nuit était complète quand la voiture s'arrêta devant l'auberge. La petite ville toute entière semblait taillée dans une montagne dont on aurait abattu les pans pour dégager les façades qui regardaient la vallée. Pour faire les rues, on avait utilisé probablement de vieux couloirs creusés par les torrents, ou des filons de métal, car des reflets de cuivre et d'argent scintillaient encore de loin en loin sur les murs des maisons. Quant à l'auberge, elle semblait avoir échappé à un désastre marin ; les pierres de taille étaient rugueuses de coquillages saillants, sans qu'on put distinguer s'il s'agissait là des sédiments du déluge, d'un caprice de sculpteur, ou de la reconnaissance des pèlerins, qui avaient voulu laisser à un hôte généreux le témoignage de leur gratitude pour un hébergement sans frais.

En suivant la route sinueuse qui partait du pied de la montagne on était arrivé, presque sans s'en apercevoir, au milieu des habitations. Du moins le voyageur n'avait-il pas remarqué le moment où les rochers se transformaient en maisons, tout à coup. Ils étaient passés sous l'angle aigu des portes qui levaient très haut la fine mâchoire des herses pour laisser libre accès aux étrangers. Des palais avançaient leurs grilles, comme des mains, peut-être pour dissimuler leurs yeux derrière des doigts de fer. Les églises qui débutaient en cavernes obscures au ras du sol, s'achevaient dans des volées de flèches lancées vers le ciel, car il fallait rappeler à Dieu on ne sait quel urgent devoir. Il y avait des maisons ratatinées, tassées par la vieillesse, et d'orgueilleux édifices graves, impénétrables,

secrets, tout en armures et en visières ; et l'auberge, enfin, avec sa porte entr'ouverte par où coulait un jus lumineux qui se répandait sur le sol de la rue et barrait le chemin aux mules.

Le voyageur remercia ses compagnons et sauta à terre. L'odeur du pain ruisselait vers la rue, comme si l'on venait d'ouvrir le four, et quelqu'un avait probablement renversé une jarre, car un puissant parfum d'écume et de moût suivait l'odeur du pain. On distinguait aussi, pareilles à des brises d'îles malaises, la cannelle, le girofle, la muscade, le poivre, accompagnés de quelques épices inconnues qui excitaient en même temps l'appétit et l'imagination.

Le voyageur aurait voulu dire encore quelques mots aux occupants de la voiture, peut-être les inviter à s'arrêter avec lui, mais les mules étaient parties au galop dès qu'il avait mis pied à terre. Alors il poussa la porte de l'auberge et il entra.

Il s'attendait à pénétrer dans une cour, mais ce fut une vaste salle qui vint au devant de lui, plafonnée d'un bizarre entrelacement de poutres, tel que l'on aurait cru prendre place dans le squelette d'un monstre marin. Des fanaux de navire pendaient aux entrecroisements des traverses, ce qui permettait de distinguer tous les détails de cette ossature brunâtre, où certaines veines du bois paraissaient encore saigner un peu de sève. De larges crochets fixaient les articulations pour empêcher ce vaste organisme de faire bouger ses membres un jour de caprice nomade. Les fanaux pendaient à des chaînes d'ancres qui disparaissaient ensuite dans les écubiers du toit. Parfois une étoile venait mettre l'œil à l'une de ces ouvertures, et mesurait vaniteusement sa lumière à celle des falots. Un arome de sauces et de fruits montait d'un couloir ténébreux, au fond duquel une broche rougeoyante tournait.

Deux hommes assis côte à côte devant une table, étaient les seuls hôtes de l'auberge. Ils causaient à voix basse, avec des mines inquiètes quoiqu'il n'y eut personne auprès d'eux, et qu'ils fussent seuls dans cette vaste salle. Ils s'écartèrent l'un de l'autre, en voyant entrer le voyageur, l'observèrent un instant avec un air de méfiance et de réprobation, puis ils se remirent à parler. Une impression de torpeur qui était, en

somme, bienfaisante, alourdissait l'atmosphère de l'auberge.

Un garçon boiteux, engoncé dans un grand tablier gris, qui clignait des yeux avec effarement, ainsi qu'un homme réveillé en sursaut, s'approcha du voyageur, le conduisit vers une table qu'il épousseta d'un geste lent. Quand le voyageur se fut assis, le serviteur se pencha vers lui d'un air qui semblait solliciter toutes les confidences, et touchant sa poitrine du doigt, se nomma : Domingo.

« Vous pouvez me demander tout ce que vous désirez, signifiait ce geste, puisque je suis Domingo. »

Le voyageur commanda son repas avec la minutie d'un gourmet ; à chaque plat qu'il demandait, pourtant, Domingo secouait la tête d'une façon décourageante. Malgré l'arome de sauces et cette jungle d'épices qui refluaient jusque dans la rue, Domingo ne pouvait pas lui servir autre chose que du pain et du vin. Comme le voyageur se fâchait, Domingo lui montra qu'il n'y avait pas autre chose sur la table des deux convives : un pain rond sur un plat de métal, et une bouteille d'étain à goulot court. De temps en temps, les soupeurs détachaient de la miche une bouchée de pain qu'ils mâchaient longtemps, puis ils versaient dans leurs verres une gorgée de vin sombre qu'ils avalaient avec une sorte de plaisir religieux.

Malgré sa déception et sa faim, le voyageur se résigna à prendre ce que Domingo lui proposait. Sur quoi le garçon partit, et revint promptement avec un plat et une bouteille semblables à ceux qui se trouvaient sur l'autre table. Le pain étant frais et le vin généreux, il supporta sans trop se plaindre la frugalité de cette alimentation et entama gaillardement son repas. Les deux soupeurs le regardaient manger avec une attention presque inquiète, mais il ne faisait pas attention à eux, tout occupé qu'il était par sa fatigue et sa faim.

Les deux hommes s'étaient remis à chuchoter en jetant vers lui de temps en temps, des coups d'œil furtifs. Le bruit de cette conversation à voix basse dans cette vaste salle ressemblait au murmure du vent dans un couloir rocheux. L'un des interlocuteurs quitta la table, enfin, et sortit. En entendant le claquement de la porte, le voyageur leva les yeux. Il avait fini son pain, d'ailleurs, et la bouteille était vide.

L'homme qui était resté assis montrait l'apparence correcte d'un vieillard vêtu de noir, avec une redingote boutonnée assez haut, une cravate soigneusement nouée, et des cheveux blancs disposés d'une façon singulière, à la manière des lignes concentriques qui indiquent sur les cartes géographiques les niveaux de terrain. Il tenait ses yeux presque fermés et l'on aurait cru voir une statue de bois si l'on n'avait remarqué que toute la vie de ce corps se concentrait dans les mains serrées autour d'une canne en ébène. De temps en temps, cette canne oscillait légèrement dictant aux mains un tremblement qui remontait alors le long des bras jusqu'aux épaules. Le vieillard paraissait écouter une rumeur qui accompagnait ce tremblement, et il lui arrivait de l'accueillir d'un hochement de tête satisfait, comme serait celui d'un homme ayant résolu un difficile problème. Puis il retombait dans son immobilité habituelle, d'où un nouveau frisson l'arrachait un moment plus tard, et l'on eut dit que sa canne s'enfonçait dans le sol pour rejoindre l'axe du globe autour duquel tourne depuis trop longtemps une terre lasse.

Quelques minutes après le départ de son compagnon, le vieillard fut pris d'un tremblement si long et si violent que le voyageur, effrayé de voir osciller ce corps maigre, tari, usé, quitta sa place et s'approcha de lui.

— Vous paraissez souffrant, monsieur, dit-il. Puis-je vous aider ?

Le vieillard leva les paupières et le regarda avec un air d'extrême étonnement. Peu à peu, son tremblement diminuait. Sans répondre à la question qui lui était posée, il répliqua tranquillement, après avoir réfléchi un instant :

— C'est au Mexique.

Interloqué, le voyageur allait demander quel événement venait de se passer au Mexique, capable d'émouvoir si violemment cet homme grave et raisonnable, quand celui qui était sorti, rentra et reprit sa place à table. Il paraissait irrité et déçu. Le voyageur remarqua ses mains desséchées, brunies et corrodées comme s'il les avait exposées trop longtemps à l'action du feu ou des acides. Il se disait, sans comprendre pourquoi, que ces longs doigts étaient tout à fait

ce qu'il faut pour fourrager parmi des cendres chaudes.

— Avez-vous trouvé quelque chose, interrogea le vieillard ?

L'homme aux mains brûlées haussa les épaules sans répondre, mais il jeta un coup d'œil vers l'inconnu comme pour signifier à son compagnon qu'il était imprudent de s'entretenir de ces choses devant lui. Le voyageur entendit la leçon, salua un peu sèchement et regagna sa table.

A peine était-il assis, qu'une voix fraîche résonna dans un trille si pur et si parfait qu'aucune gorge humaine ne paraissait capable d'égaler ainsi le chant des oiseaux. Le voyageur leva la tête dans la direction de cette voix et distingua un balcon placé à mi-hauteur, à peu près, du mur qui lui faisait face. Ce balcon, s'arrondissant dans un galbe très marqué s'ornait de bouquets en fer forgé, qui conservaient encore des traces de dorure et de peinture verte et rose. Il s'ouvrait sur une chambre médiocrement éclairée, probablement revêtue de damas rouge, car la lumière des bougies faisait couler du balcon jusque dans la salle d'auberge de petits ruisseaux sanglants.

Une femme allait et venait, du fond de la chambre jusqu'à la grille fleurie, tout en chantant; tantôt ce chant s'étouffait dans l'étroite grotte damassée, tantôt il s'épanouissait jusqu'à la charpente compliquée d'où pendaient les fanaux de navires. Parfois, elle s'arrêtait, se penchait par-dessus le balcon, observant avec curiosité les dineurs, puis elle retournait dans la chambre, emportant en même temps sa chanson et ce parfum d'œillets foncés qui tournait autour d'elle quand elle bougeait, comme les volants de sa jupe autour d'une danseuse gitane.

Le regard du voyageur rencontra les yeux de la femme, et il s'étonna d'y trouver la sécheresse brillante et fixe des yeux d'oiseaux. Elle lui sourit des lèvres, puis se détourna et son ombre seule demeura, à plat-ventre sur le balcon.

Les dineurs ne paraissaient pas avoir remarqué la présence de la chanteuse. Sans doute étaient-ils si habitués à elle qu'ils ne la voyaient même plus. Elle ne prêtait pas plus d'attention à eux, d'ailleurs, mais dans ses allées et venues, les yeux d'oiseau s'arrêtaient

sur le voyageur, pointus et tranchants, découpant la silhouette du nouveau-venu, cherchant peut-être le creux fragile où l'on peut enfoncer une aiguille, un couteau. Il était si absorbé par le manège de la femme qu'il n'avait pas remarqué, qu'après un instant de conciliabule avec son compagnon, l'homme aux mains brûlées, s'était approché de sa table et se tenait debout devant lui.

— Nous vous devons des excuses, monsieur, dit-il, pour ce que notre attitude à votre égard a pu avoir de discourtois, tout à l'heure. Nous n'avions pas l'intention de vous offenser, mais l'expérience nous a enseigné qu'il fallait se méfier des vagabonds. Vous, vous semblez de bonne compagnie, et puisque le hasard nous oblige à passer la nuit — ou plus longtemps... une éternité, peut-être, glissa-t-il avec un sourire aigre — dans cette auberge incommode, il est bon que nous fassions connaissance.

Il se nomma en posant sa main brûlée sur sa poitrine, à l'endroit où il y avait eu un cœur, probablement, puis il nomma le vieillard en le désignant d'un index racorni, et salua enfin avec plus de grâce qu'on n'en aurait attendu de ce personnage morose et roussi.

— Voulez-vous nous faire l'honneur de vous asseoir à notre table, ajouta-t-il, cette formalité accomplie. Il n'y a pas de raison pour que nous ne devenions pas amis, maintenant.

Le voyageur aurait préféré rejoindre la femme du balcon, plutôt que de s'installer auprès de ces tristes et vieux convives, d'autant plus qu'elle agitait drôlement la tête en lui souriant, et faisait toutes sortes de gestes amusants avec les doigts, mais l'invitation de l'homme aux mains brûlées ne semblait pas admettre de refus. Il s'inclina donc aimablement et s'en alla prendre place auprès d'eux, qui recommencèrent aussitôt leur conversation, sans plus se soucier de lui que s'il n'avait pas été là.

D'après les propos assez incohérents de ses compagnons, le voyageur crut comprendre que l'homme aux mains brûlées était encore allé chercher vainement quelque chose sur la place de la ville, « mais il n'y avait plus traces de cendres, même », dit-il. Le vieillard rassemblé autour de sa canne d'ébène, hochait la tête avec plus d'indifférence que de compassion. Tout

à coup, sentant qu'il fallait enfin éclairer l'étranger sur le sujet de l'entretien, il détacha avec effort une main de sa canne, pointa un doigt vers son compagnon, et expliqua :

— Il est sorti du bûcher à demi-brûlé, mais son âme, elle, avait été entièrement consumée déjà. Depuis ce jour, il la cherche parmi les cendres, et, vous l'avez entendu, il dit qu'il n'y a plus de cendres maintenant. Où la trouver alors ?

L'homme aux mains brûlées soupira et répéta douloureusement : « Où la trouver ? »

La voyageur se tut, car il ne connaissait pas réponse à cette question. Le vieillard continua :

— Son âme a brûlé avec ses manuscrits. On avait empilé tous ses livres autour de lui, et ses appareils aussi. Tout a flambé, mais lui n'a grillé que d'une façon très imparfaite et superficielle.

L'homme brûlé tendit ses mains, d'un geste triste, et, à la place des ongles, il y avait de dures plaques d'onyx sombre.

— On brûle toujours plus ou moins, dit-il mélancoliquement. Et il s'enfonça dans la contemplation de ses ongles.

— Je ne croyais pas qu'une âme pouvait bruler aussi vite, reprit le vieillard avec entêtement. Il est vrai qu'elle est toujours très mal protégée par le corps, et toujours encline à dépasser le confort de l'épiderme.

Une expression de douleur inapaisable tordit le visage de l'autre, meurtri et déchiré comme si un four d'alchimiste lui avait éclaté à la face. Sous une sorte de longue lévite en toile noire, le corps semblait n'être qu'une ossature de sarments crépitants.

— Le bûcher était dressé à l'une des extrémités de cette place triangulaire, expliqua-t-il. On avait versé de la poix sur les fagots secs.

Il se tut un moment, épuisé par ce souvenir accablant.

— Toutes les fenêtres des maisons étaient remplies de têtes coupées qui riaient, parlaient, chantaient, mâchaient, buvaient. Certaines même s'embrassaient dans l'ombre des rideaux. Moi, je voyais tout cela, du haut des fagots. On m'avait fait monter sur un tabouret, aussi. Il n'y avait plus de maisons sur les trois côtés de la place, seulement des têtes, et des têtes aussi

dans l'intérieur de la place, serrées comme des haricots dans un plat creux. Je n'ai jamais rien contemplé d'aussi ridicule. Pas de corps. Rien que des têtes qui roulaient et se cognaient les unes contre les autres quand on agitait le plat. Les appareils de verre, d'abord, ont éclaté, puis les livres ont tordu cent langues noires qui se ratatinaient ; enfin des petits serpents roux m'ont mordu les orteils.

Pendant que l'homme racontait, la chanteuse était restée penchée silencieuse, par dessus son balcon. Le voyageur voyait ses jambes nues monter dans la haute obscurité de la robe et frotter doucement leurs ténèbres l'une contre l'autre. Les flammes des bougies flottaient dans l'eau bougeante des damas rouges. Un perroquet radotait, sénilement, au fond de la chambre. La femme alla le chercher et le ramena avec elle sur le balcon, dressé sur son poing avec la fierté massive des faucons dans les vieilles miniatures. Puis elle le posa sur la grille fleurie où l'animal se promena, silencieusement, attentif et distant comme un danseur de corde. Domingo s'était assis sur un escabeau dans un coin de la salle, embarrassé de son tablier neuf en grosse toile qui lui faisait une cuirasse informe et raide. Il considérait d'un air ennuyé les convives attablés, et sifflotait au perroquet une chanson que l'oiseau, méprisant, refusait de répéter.

— Chacun de nous appartient à son propre feu, dit le vieillard à la canne d'ébène. Vous vous souvenez du bûcher, mon cher, qui vous a imparfaitement rôti un jour, mais moi je suis commandé par le feu de la terre, par tous les feux de la terre, et, cela, chaque jour de mon existence. Je suis certain, d'ailleurs, ajouta-t-il en montrant le voyageur, que si ce monsieur voulait nous faire des confidences, il aurait aussi des choses singulières à nous avouer sur le feu.

— J'ai vu des volcans, cet après-midi, confessa le voyageur, et une lave, prompte et sombre comme des serpents, qui sortait des failles du sol, oui, comme une famille de serpents. Et les rares arbres de cette vallée n'avaient pas de fleurs ni de fruits, mais portaient des grappes de grains de sel, et un jus acide coulait dans leurs veines. Tandis que j'étais là, un cavalier parut...

Il n'osa pas continuer. Les deux compagnons se re-

gardèrent d'un air entendu. Le perroquet éclata de rire, sur quoi la femme le corrigea en lui donnant du bout des doigts de petites tapes sur la tête. Domingo quitta son tabouret, ouvrit la porte de l'auberge, regarda dans la rue, revint. L'atmosphère ardente, sèche et cruelle de la vallée s'installa autour de la table, avec son odeur de feu et de sel.

Le vieillard à la canne d'ébène frissonna légèrement. Ses yeux prirent une expression méditative. Il pencha la tête vers se mains, frissonna de nouveau. On entendit claquer ses genoux maigres contre la canne. Son regard s'éteignait d'hébétude, s'allumait de curiosité, alternativement. Un grand soupir souleva ses épaules. Sa tête oscilla. Le pommeau de la canne entraîna les mains qui vinrent cogner contre le bord de la table. Il avait l'air d'écouter un son à lui seul perceptible, — car le voyageur n'entendait rien, qui montait du fond de la terre.

— Les angoisses, les inquiétudes, les remords de la terre, dit-il, lui donnent un sommeil agité. On croit qu'elle se promène paisiblement, dans l'espace, mais non, les colères et les passions lui nouent les entrailles, et elle suffoque, elle sanglote; elle crie. Elle voudrait se tordre les bras, mais elle n'est qu'un torse mutilé, et son cœur l'étouffe, ce cœur qui roule d'un côté à l'autre, mortellement lourd. Et la dernière haleine de son désespoir monte ici, — il montra sa canne — et puis ici — il leva le poing —, et ici, — il toucha son cœur, — et ici, — il se frappa le crâne du plat de la main. Et il n'y a pas un soupir de la terre qui ne soupire aussi en moi.

Il heurta rudement le plancher du bout de sa canne et secoua la tête d'un air de reproche. L'homme du bûcher se pencha vers le voyageur et chuchota confidentiellement :

— Il ne se produit pas un tremblement de terre, si léger soit-il, et dans les continents les plus lointains, sans qu'il l'éprouve aussitôt dans son corps. Et non seulement il tremble avec la terre, mais il sait aussi, immédiatement, quelle est la partie de la terre qui tremble. Il connaît tous les volcans et les plus secrets chemins par où passent les douleurs de la terre.

Le vieillard avait fermé les yeux. Une secousse plus forte et plus longue le balança de droite à gauche, si

bien que je craignis de le voir tomber et je tendis les mains pour le retenir. Son visage était devenu gris de pierre, immobile, et bouleversé pourtant, comme une roche qui va éclater.

— Les cloches des temples se sont mises à sonner, toutes ensemble, dit-il enfin, et il n'y avait personne qui les fasse sonner. Elles se sont mises à osciller, toutes seules, le bronze hurlant déjà à la catastrophe. Des hommes sont sortis en caquetant de leurs palais ourlés de laque rouge, et quand les femmes ont bougé, on aurait dit que le jardin, à son tour, commençait à courir. Mais le jardin n'a couru que plus tard, après que les maisons se fussent aplaties comme des boites en papier, après que les pins eussent, sans effort, dégagé leurs racines du sol, ainsi qu'on délivre ses pieds de la boue ou du sable. La déroute des fleurs fut terrible, parce que la mer venait au-devant d'elles en reniflant et il n'y avait plus d'air parce que les vagues le happaient au passage, et la terre lappait l'eau à grands coups de langue. Les jardins-miniatures seuls ont été épargnés, et les arbres nains que les siècles rabougrissent au lieu de les épanouir ; la mer les faisait sauter du bout du doigt, minuscules et conscients entre leurs barrières de porcelaine rose. Un cerf-volant brisa sa corde quand l'enfant qui le tenait descendit entre les lèvres de la terre, et il disparut, lui, parmi les nuages plus ballonnés encore que les vagues. Au bout de la corde, il y avait un nœud de papier doré que les nuages ne pouvaient plus avaler. Ils le digérèrent enfin, et le cerf-volant entra dans la béatitude céleste. C'est toujours ainsi que cela se passe au Japon, reprit-il après un moment de silence.

La femme recommençait à chantonner sur son balcon. Sa voix, son parfum, sa chair si pâle sous les lourds volants bariolés de la robe, attiraient le voyageur, mais il ne savait comment atteindre sa chambre. Il aurait pu interroger Domingo, si une timidité absurde ne l'avait retenu. Quoique le désir de caresser cette femme qui parut entaché d'une coupable futilité en présence de ses deux compagnons tragiques, la pensée de ses jambes nues lui dispensait une délicieuse fraîcheur. Il songeait aussi à sa poitrine, à ses reins, au mouvement de son corps, au secret de son sommeil. Il la regardait disparaître dans sa chambre, en reve-

nir accompagnée de reflets cramoisis, des ombres rouges chatoyant à la saignée du coude, s'éteignant dans une chaleur pourprée au creux des aisselles ; il l'écoutait interpeller le perroquet qui répondait en marmonnant de sèches injures ; il respirait ce parfum de jardin qui dansait dans sa robe, impatient de connaître quels aromes s'épanouissaient dans les branches hautes de ses cheveux. Il avait presque oublié les deux hommes assis en face de lui. Quelque chose d'inexprimable le tirait en haut. Il allait quitter sa chaise et s'engager à la recherche d'un improbable escalier, quand il retourna la tête en entendant la porte s'ouvrir.

J'ai dit qu'il n'y avait pas de vestibule, ni de corridor, et que la salle de l'auberge débouchait directement sur le dehors. Un souffle de nuit entra, portant les hennissements et l'odeur acide d'un cheval suant. Une forme grande et mince sortit de l'ombre, s'avança avec cette bouffée de nuit. Un homme dont le voyageur reconnut aussitôt le costume quand il pénétra dans le rayonnement rose des falots, et le visage lorsqu'il tourna la tête pour regarder en passant près de la table. Il portait le même vêtement brun, très collant. Un fouet noué à son poignet, trainait derrière lui. Il avait ce regard sévère et triste qu'il attacha sur le voyageur dans la vallée.

En le voyant entrer, les deux hommes s'étaient levés, brusquement. Ils saluèrent son passage d'une profonde inclinaison de tout le haut du corps.

— Vous le connaissez, demanda le voyageur ?

— C'est le Prince, répondirent-ils à mi-voix, accompagnant ces mots d'un coup d'œil plein de respect du côté du cavalier qui s'asseyait devant une table.

L'atmosphère de l'auberge avait changé depuis l'arrivée de cet individu. La femme s'était immobilisée sur le balcon, levant sur son poing le perroquet qui agitait silencieusement sa langue noire dans la coquille entrouverte de son bec. Le silence était devenu si compact que l'on entendit craquer les plis du gros tablier de Domingo, quand il s'approcha pour servir le nouvel hôte. Il lui apporta comme aux autres convives, un pain et une bouteille en étain, qu'il déposa avec une grande déférence sur la table, sans que le cavalier parut faire attention aux mets. Il ne regardait pas

davantage la femme arrêtée à la porte de sa chambre, ni les trois soupeurs. Il fixait d'un œil indifférent un coin de la salle où il y avait seulement des fleurs dans un vase posé sur un escabeau. Mais il ne voyait pas les fleurs. Peut-être regardait-il au delà de l'espace ou en dedans de lui-même. Son fouet, lové à terre, gardait l'immobilité dangereuse et suspecte d'une vipère.

Le silence qui pesait sur la salle de l'auberge paralysait les confidences de l'homme brûlé et du vieillard aux tremblements de terre. Ils semblaient mal à l'aise et s'agitaient, gênés, derrière leur table.

Ce fut la femme du balcon qui mit fin à cette tension, en rentrant dans sa chambre. Elle dénoua les jalousies qui tombèrent bruyamment devant la fenêtre. Les reflets rouges de sa lampe s'égouttèrent un moment encore entre les lamelles de bois, puis s'éteignirent. Le perroquet s'était endormi, serrant d'une patte un des bouquets dorés de la grille. Il grognait des paroles indistinctes comme un homme qui rêve.

La nuit s'alourdissait sous la couche des heures qui s'étalaient l'une après l'autre, en strates de temps. Le voyageur, sans dire un mot, était retourné à sa table, et son angoisse grandissait à mesure que le silence devenait plus épais. Mais qui aurait encore osé parler en présence de ce visage sévère et triste, dont les yeux immobiles restaient fixés sur un coin de la salle ?

Ce fut en suivant ce regard que le voyageur aperçut le vase de fleurs posé sur l'escabeau. Et voilà que, tandis qu'il les regardait, ces fleurs rouges et brunes bougèrent douloureusement. Elles s'étirèrent sur leurs tiges, allongeant leurs pétales, comme si une douleur insupportable les atteignait dans le cœur même de leur sève, et elles commencèrent à se faner, desséchant leurs doux tissus, pelant leur velours, craquelant leur soie. Les pistils se dressèrent dans un sursaut, puis retombèrent, ratatinés, rabougris. Les fleurs perdaient leurs couleurs, mouraient, se décomposaient, et cela fut si subit, si tragique, que le voyageur poussa un cri de surprise.

En entendant ce cri, l'homme brûlé et le vieillard aux tremblements de terre regardèrent à leur tour le vase où les fleurs se consumaient comme si on les avait approchées du feu. Ils hochèrent la tête d'un air embarrassé, et, pour se donner une contenance, l'un

se plongea dans la contemplation de ses mains roussies, tandis que l'autre faisait tourner sa canne entre ses doigts. Le cavalier, lui, n'avait pas bougé, mais l'extrémité de son fouet frétillait comme une langue, se rcourbait comme une griffe ou un hameçon.

Quelques pétales tombèrent sur le bois de l'escabeau, semblables à des gouttes de sang caillé. Le reste des fleurs, réduit à une broussaille amère et sèche, s'effondra en craquant au fond du vase. Domingo dormait dans son coin, les bras croisés sur sa poitrine de grosse toile. Le perroquet mâchait d'inexpiables griefs. La chambre où la femme avait disparu, allongeait derrière la protection des jalousies les couloirs ténébreux, les nefs à stalactites, les lacs souterrains, les pièges, les merveilles et les abimes d'une grotte inexplorable.

Alors le cavalier remua doucement la main à laquelle le fouet était attaché, et la mèche siffla, prête à mordre. Elle était encore allongée sur le sol de l'auberge, fait de larges dalles calcaires grises, mais on la sentait capable de se lever brusquement et de saisir un adversaire à la gorge, d'une détente de cobra. De l'autre main, le cavalier enleva son chapeau, et l'on vit des boucles noires qui se recourbaient en hameçons, avec une sorte de tonsure pâle qui s'ouvrait comme un puits au milieu des cheveux luisants. Il posa ce large chapeau brun sur la table, en lissa les bords d'un geste soigneux. Tout cela sans détacher les yeux de l'escabeau jusqu'au moment où le vase qui avait contenu des fleurs, se fendit brusquement depuis le pied jusqu'au goulot et roula sur les dalles de calcaire avec les sarments qu'il renfermait.

Incapable de maîtriser sa peur, le voyageur cria encore. Son cri réveilla le perroquet qui se mit debout sur le calice d'un arum en fer forgé, agita ses ailes, et hurla d'incroyables jurons exotiques. Derrière les jalousies de la chambre, la lampe se ralluma, ranimant les reflets sanglants qui descendirent du balcon jusque dans la salle. Domingo, arraché de son rêve, poussait des grognements rauques de muet.

Le voyageur vit que l'homme brûlé et le vieillard aux tremblements de terre le regardaient avec pitié. Ils oubliaient, un instant, leur propre supplice pour s'approcher, compatissants, de cette nouvelle victime ;

avec la curiosité, peut-être, aussi, de savoir quelle torture ingénieuse lui serait infligée. Ce fut ce regard de pitié qui condensa soudain l'épouvante vague que le voyageur éprouvait depuis la fin de l'après-midi.

Sans que sa tête bougeât, les yeux du cavalier effleurèrent la table des suppliciés, qui, atteints comme par le bout d'une flamme, plièrent les épaules, fermèrent les yeux, tendirent les mains pour une supplication. Mais le regard les avait quittés, déjà, et cherchait quelqu'un d'autre dans la salle. Le voyageur attendait le moment où ces yeux rencontreraient les siens, prêt à recevoir le choc d'une inexprimable cruauté, mais, à sa grande surprise, quand le visage du cavalier se tourna vers lui et que, les paupières se levant, le regard des yeux tristes s'accrocha violemment à lui, il ne vit dans ce regard qu'une abominable indifférence. Et il comprit, à cette indifférence même, qu'il n'y avait pas de salut.

« Alors le Prince de la Mort se leva... »

Un arrêt subit de la voiture interrompit la lecture de la femme. Elle leva la tête et interrogea d'une voix lasse :

— Qu'y a-t-il ?

— Nous sommes arrivés à l'auberge, répondit le conducteur.

Le voyageur secoua la torpeur qui le tenait aux épaules et lui serrait la nuque. Les rues de la petite ville sinuaient entre des maisons denses comme des parois rocheuses. Il ne savait pas ce qui s'était passé depuis qu'il était monté dans la carriole. Peut-être avait-il simplement écouté l'histoire que la femme couchée sur le sofa rouge avait lue tout le long du chemin. La vieille histoire du Prince de la Mort.

Une bonne odeur de ragoût suintait, en même temps qu'une lumière agréable, à travers la porte entr'ouverte de l'auberge. La femme referma son livre, et s'agita sur le sofa, arrangeant les lourds volants de sa robe bohémienne, secouant les boucles sombres qui collaient à ses tempes, comme les copeaux détachés d'un arbre africain.

Comme le voyageur ne paraissait pas disposé à descendre, le conducteur, avec intention :

— Nous avons encore un long chemin à faire avant d'arriver chez nous !

Avant de quitter la voiture, le voyageur regarda encore le sofa cramoisi sur lequel la femme étalait sa robe multicolore, la petite lampe accrochée sous la bâche rouge et brune ; enfin, ses yeux revinrent à la rue, à la porte entr'ouverte. Un élan de joie puérile le souleva. Il aurait voulu embrasser ses compagnons. Il se contenta de caresser la croupe d'une mule qui hennit et secoua ses grelots.

— L'auberge est bonne, dit le conducteur. Vous y trouverez tout ce que vous pouvez désirer.

Et comme pour souligner ces mots, l'arome des mets épicés à point, les trilles clairs d'une femme qui chantait, suivirent le rayon lumineux en travers de la rue.

— Je vous remercie. Vous avez été très bons pour moi.

Son bonheur était immense. Jamais il ne connut une exaltation semblable. Comme si, un jour, il était ressuscité d'entre les morts. Les occupants de la voiture ne devaient pas être habitués à des manifestations de joie aussi enthousiaste, car la femme le considéra un moment avec surprise, et le conducteur sifflota entre ses dents un air de danse.

— Je vous remercie, dit-il encore.

Et il sauta à terre, légèrement. Ses pieds brûlés ne le faisaient presque plus souffrir. La nuit était fraîche, le vent passait sur les choses comme de l'écume d'eau.

Il répéta : « Je vous remercie ». Mais ses compagnons de voyage ne l'entendirent pas, car l'attelage de mules était parti au galop. Il devait être loin déjà ; on n'entendait plus les grelots ni le claquement des sabots sur les dalles de la rue.

— Je suis heureux, dit-il à mi-voix. Je suis sauvé.

Il écouta, mais aucune rumeur ne venait de la ville endormie. Les maisons serraient durement les failles des portes et des fenêtres. Seule l'auberge s'entr'ouvrait et appelait avec des chansons de femmes, des parfums de sauces, des doigts de lumière gaie qui bougeaient sur le sol. Il allait trouver des rouliers et des paysans assis autour des tables, des étrangers qui avaient vagabondé et racontaient des histoires de pays lointains. Il y aurait des servantes aux bras nus, qui vous frôlent en présentant les plats, et dont les lits sont souples et profonds comme leurs corps. Et des rires, et

des chansons, et des conversations et puis le silence sacré des chambres et des sommeils.

Le voyageur poussa la porte. La lumière dans la salle de l'auberge était si violente qu'elle éblouissait celui qui venait de la rue. Quand il put distinguer ce qui se trouvait autour de lui, il vit d'abord un plafond charpenté en carène de navire où pendaient des fanaux, un balcon accroché à un mur, comme une araignée, avec sa grille de fleurs dorées et peintes, un escabeau supportant les débris d'un vase de fleurs. Il y avait peu de convive dans l'auberge, ce soir-là : deux hommes assis derrière une table, un vieillard en vêtement noir tenant une canne d'ébène, un autre rongé par des flammes ou des acides. Près d'eux, un valet vêtu de grosse toile grise dormait. Et, à quelque distance, attablé seul, triste et sévère, un cavalier en costume brun, dont le fouet traînait sur le sol.

Le voyageur cria et se précipita dans la rue. Mais déjà le paysage de pierre se défaisait autour de lui et coulait dans le néant, parmi de petites avalanches de poussière et de brouillard.

Marcel BRION.

Beauté, visage clos

La Separation

Ton corps s'épanouit à se rêver vivant.

Mais les mots envolés, toute beauté se masque.
Fouillant ses profondeurs ton âme hallucinée
Cherche en vain son enfance à la sphère des larmes,
Dans un regard chargé des armes de l'oubli.
Tes gestes lumineux, mailles blanches du jour,
Livrent avec lenteur un monde ruisselant
De bêtes, de forêts, de saisons ténébreuses :
Univers de désirs et de joies déchirés,
Où le soleil se perd en menaces de mort.
Solitude blessée, miroir qui me sépare
De mon éternité et me défend d'aimer
Rien ne peut effacer le poids de votre absence,
Le mirage éternel que vous me proposez.

Mais, si loin que tu fuies avec le chant des sources,
Toujours j'éveillerai ma forme en ton amour
A travers l'épaisseur de l'azur et du monde.
Ecoute la chanson si simple de ta chair.
Tu te perds à chercher les ombres de ton être.
Ton souvenir te parle et ce n'est pas de toi.
Toujours présente en moi et jamais abolie,
Présente pour mes yeux et présente pour l'onde,
Présente pour l'amour et les rires du soir,
Tu sais que je t'habite et, sans cesse, tu portes
Au plus lointain du cœur le poids de mon regard.

L'Androgyne

Le désir me meurtrit, raidit l'âme et l'abuse.
L'Amour qui vient ce soir enchaîner nos loisirs
Voile d'un seul soupir la chair qui se refuse.

Seuil de pourpre livrant un bonheur non choisi,
Paupières, lac de sang déjà clos sur tant d'ombre
Vos battements soyeux ont dénudé le monde

Et la Vierge accomplit la loi de sa merci.

Moment rigide et doux, nœud brillant de mon être.
La Vierge, d'un regard, exile l'univers
Et, d'un monde nouveau, envoûte la lumière.
Tout passe, tout s'enfuit, tout s'efface entre nous.
Centre pur de l'Amour, miroir de l'Unité,
Femme, de tout savoir visible transparence,
Que je t'aime ou je dorme et le monde est beauté.
Sur ton corps, feu tremblant, où l'esprit se soulève,
Je jouis de mon être à ton être noué.
De l'enfance à la mort, je sculpte ton destin,
Et souris au cœur pur que mon sourire éclaire.
Miracles lumineux arrachés à la nuit !
Les choses sont amour, tous les mots sont silence !
Un instant se soutient, rêve l'Eternité.

LA CHUTE

Le geste trop parfait m'épuise et me consume.
Tout un soleil désert sur les plages du ciel
Compose au souvenir une fatale armure.
Lumière résolue en ardente terreur,
Toi, qui, d'une ombre double et d'espace et de chair,
Livres à l'être pur le vide solennel,
Je me retrouve en toi et je meurs à moi-même.

O femme abandonnée, et non-être glacé,
Le Futur t'envahit comme une sève amère.
Ta lèvre a murmuré le secret de la mort.
Laisse derrière toi la course radieuse.
Tu ne graviras point le chemin éternel,
Car l'ombre te saisit qui flétrit les étoiles.

Et toi, néant d'orgueil où la chair s'est méprise,
Brille, puis me repeins le néant du désir.

Vois, ma mémoire flambe et je veux le revivre.

Henri FERAUD.

Chroniques

PEGUY

Soldat de la Vérité (1)

C'est dans les *Cahiers du Sud* et à cette place même que Roger Secrétain, dont paraît enfin, vainqueur des circonstances ennemies, le *Péguy*, achevé dès l'automne 1939, — donna la meilleure part de *Destins du poète*. Sa pensée inquiète, fiévreuse, fervente, cherchait à dominer et à résoudre, par un acte de foi dans la poésie, les débats crépusculaires qu'un monde en agonie ou en gestation imposait et impose encore à quiconque n'accepte de trouver sa vérité qu'après l'avoir anxieusement cherchée : ces dilemmes du moi et du social, de la cléricature et de l'action, du libre développement de la personne et de l'adhésion à une mystique collective, ce tourment « de n'adhérer à rien parce qu'on voudrait adhérer magnifiquement à tout » et qu'on « éprouve jusqu'en soi-même la complexité du monde et la valeur lyrique de cette complexité » : « Partout l'individu est mis en demeure de se rendre », et pourtant, pensait Secrétain, il n'est de valable expérience qu'individuelle, de vie authentique que personnelle, de *Cité harmonieuse* que celle où chacun, répudiant, comme contraire à la dignité humaine, la pente facile du conformisme, pourrait aller sans contrainte extérieure jusqu'au bout de soi-même, — de poésie enfin que cette découverte libre, cette prise de conscience de tant d'éléments irréductibles, leur retentissement dans une méditation solitaire, et, jailli d'une âme ardente et divisée, le chant qui leur confère son unité lyrique.

Tels étaient quelques uns des thèmes où Roger Secrétain, sensible aux signes de la terre, du ciel et de l'âme annonciateurs des grandes catastrophes, s'attachait à exprimer sa part

(1) Un volume par Roger Secrétain aux éditions du Sagittaire, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille.

essentielle et à saisir le mystère d'un temps de nostalgie et d'inquiète recherche ; tantôt nous proposant le déroulement direct de sa pensée, tantôt réagissant aux messages des autres et s'efforçant à dégager son propre secret d'une confrontation avec des esprits nourriciers, représentatifs ou fraternels : Nietzsche, Gide, Rilke, Amiel, Alain-Fournier, Péguy, Montherlant....

Avec Montherlant, « guerrier amoureux, moraliste anarchique, libertin démoniaque », et, sur cette terre de désir et de néant, gentilhomme en « service inutile », Roger Secrétain s'arrêtait longuement, interrogeant une œuvre qui ne veut être que l'expression authentique, dans ses alternances et son identité, d'une individualité libre et forte, active et contemplative, aux prises avec les formes de la vie, — une réponse personnelle et, comme telle, valable, aux problèmes qui la sollicitent : « la plus grande chose du monde, disait Montaigne, c'est de savoir être à soi » — et c'est de s'accomplir. Culte ingénieux du *moi*, égoïsme lucide, viril, fécond : en s'attachant à sa « part essentielle », Montherlant s'acquitte authentiquement, à l'égard des hommes et de soi-même, de son incertaine mission.

Mais est-il sûr qu'une telle réponse, — quand l'événement s'impose impérieusement à l'homme, le harcèle et le déchire — ne rende pas un son inactuel, et ne le laisse pas sur sa faim ? Montherlant lui-même se sent attiré par la chevalerie, fût-elle du néant, ou la vocation du moine soldat, si proche de celle d'un Péguy, « mainteneur de la vie spirituelle, et répétant inlassablement, dans la foule effrénée des seigneurs du réel : *il y a aussi autre chose* ».

Car Péguy, lui, ne songe qu'à servir, à militer, et à se battre pour une vérité, qui, étant née de lui, ne saurait être que *la* Vérité.

C'est à Chartres que Roger Secrétain, à l'occasion d'un *Hommage du Mail*, avait fait de Péguy une première rencontre imaginaire. Et pour juste qu'il eût été, leur entretien avait été un peu court. A qui cherchait en autrui la formule, l'écho, l'enrichissement de ses tourments et de ses contradictions psychologiques, Péguy apparaissait, — et voulait apparaître — comme un « bon Français de l'espèce ordinaire », n'ayant dessein que d'exprimer, de renouveler, de promouvoir les sentiments « d'un pécheur de la commune espèce ».

Mais de cette rencontre avec ce fantassin mystique, qui ne lui avait pas tout dit, Secrétain avait gardé une curiosité insatisfaite. Point n'était besoin d'un nouveau voyage à Chartres : Orléans — la « bonne ville » de Jeanne — proposait à ces

deux Orléanais des rencontres moins concertées, — le terroir où se mêlent profondément leurs racines, les levées de la Loire indéfiniment longée, ce Faubourg Bourgogne demi rustique, où Péguy, recréant un monde à l'image de son enfance humble et laborieuse, croyait avoir connu, avant le règne de la misère et de l'argent, l'âge d'or des vertus ouvrières, et la *petite maison de pauvreté* où sa mère rempaillait des chaises, mangeait, sans en laisser perdre une miette, le « pain cuit des devoirs quotidiens » et prolongeait, gardienne des souvenirs d'enfance et des travaux d'écolier, la présence vivante de son garçon.

Il ne s'agit plus, dès lors, de rapides rencontres, mais de contacts prolongés. Pas une page de l'œuvre redoutable que Secrétain n'interroge, pas une lecture de Péguy qu'il n'ait à cœur de refaire, pas une source orale qu'il ne s'efforce de capter. Ample documentation, dont la Sorbonne ennemie ne désavouerait point la méthode quasi exhaustive, et dont Secrétain n'est jamais accablé, parce qu'il revit, comme siens, les travaux et les jours et les expériences de son héros.

Cette fois, Péguy va tout lui dire, parce que Secrétain lui demande tout, et s'il lui demande tout, c'est qu'en un temps où même aux esprits les plus passionnés d'introspection inquiète et de complexités individuelles, les problèmes de la justice, de la paix, de la foi, les problèmes sociaux et humains, s'imposent avec toute leur force charnelle, Péguy lui offre l'occasion d'un examen de tous ces problèmes et de leur incidence sur la vie intérieure, d'un long entretien sur les valeurs et les devoirs temporels, d'une confrontation avec l'*homme ordinaire*, c'est-à-dire avec tout ce qui sollicite tous les hommes, les accable, les relève, — pour tout dire, non point d'une infidélité aux tourments anciens et toujours présents — car Péguy croit à la primauté de la vie morale — mais d'un élargissement, et d'un enrichissement. S'il lui demande tout, c'est qu'il trouve en Péguy « poète chrétien, prosateur inspiré, moraliste pamphlétaire, doctrinaire social, chroniqueur exaltant, métaphysicien de l'histoire », — et avant tout, « réveilleur d'énergie et de conscience », tout ce que réclame sa faim nouvelle, — c'est qu'il est pris tout entier. Et ce qu'il nous apporte, c'est tout Péguy — et tout lui-même.

Un tel livre pouvait être le récit d'une existence, descendue comme le cours d'un fleuve — l'étude d'une œuvre, suivie de cahier en cahier, l'exposé analytique d'une pensée. Secrétain, historien, essayiste et poète, obéit à un ordre interne et comme organique, où s'accordent, dans le mouvement même de la vie, la chronologie des faits et l'évolution spirituelle de Péguy. Com-

me dans une suite de tapisseries, où reparaît avec d'autres attributs, le même personnage, — d'événement en événement, d'année en année, de texte en texte, un portrait dynamique se développe en ces dix chapitres, chaque période s'organisant autour de fait dominants qui le forment, le modèlent, le marquent ou l'expriment, et dont l'enchaînement compose la courbe unique de sa vie temporelle et spirituelle : le *Faubourg* de sa sérieuse enfance, du catéchisme et de l'école laïque, la *Jeune Gloire* de l'élève studieux qui choisit pour jamais « ses auteurs » : Corneille, Hugo, Joinville, Michelet, — *la Vocation* que révolte la pensée de la damnation et de la misère, — le *Redresseur de torts* qui n'accepte ni la raison d'état, ni l'intrigue politique, — la révélation de *Bergson*, qui, en le délivrant de l'intellectualisme, brise ses fers, — *Jeanne d'Arc*, la paysanne et la guerrière entêtée à ne point céder, dont il s'est fait dès son enfance orléanaise, dès sa jeunesse socialiste, le loyal serviteur et qui, sans le rapprocher de l'église militante, ranime en lui la foi chrétienne, — les *Traditions*, la prise de conscience de ses origines nationales, de la patrie charnelle, « premier essai de la cité de Dieu », — l'*Ecrivain*, « qui veut exprimer l'idée, non seulement au point mystérieux de sa naissance, mais dans sa croissance et sa parenté, et qui avance lentement parce qu'il explore l'environ au lieu de courir droit au but logique de son discours », et cette introduction insensible de la poésie dans la prose, et, dans ses forêts de quatrains, cette fusion du spirituel et du charnel — l'épreuve de *La Douleur*, sur la galère « où il rame des reins, de la nuque et de l'âme », les drames qui, de toute part assaillent ce cœur pur et cornélien ; — l'*Hérétique* enfin, ce chrétien d'avant la Réforme qui disait au lendemain de la mise à l'index de Bergson, et à la veille d'un conflit avec l'Eglise : « Je désobéirai si la Justice et la Vérité le veut ». La guerre lui épargna ce conflit. Il avait dit en 1902 : « Quant un homme se meurt, il ne meurt pas seulement de la maladie qu'il a. Il meurt de toute sa vie ». Il est mort, jeune encore, dans un combat militaire.

Tout au long de cette vie, et après la période où « l'élève Péguy » semble appelé à tous les succès temporels, que de difficultés et d'échecs — échec au groupe socialiste d'Orléans qui ne le délègue pas au Congrès de Paris — échec à l'agrégation, qu'il ne tente pas de réparer, et qui n'eût point facilité sa carrière universitaire ; entreprises désastreuses de librairie, catastrophes d'argent et d'amitié ; refus de Jaurès d'ouvrir l'*Humanité* à l'équipe des *Cahiers* ; et, de la première *Jeanne d'Arc* à *Eve*, les vains efforts pour trouver une plus large audience, la

tentation des succès académiques, et ces demi déceptions d'autant plus amères qu'elles suivaient des demi concessions. Péguy dénonçant dans la politique une dégradation de la mystique, les abus de l'éloquence et de la démagogie jaurésienne, le népotisme et l'esprit de la nouvelle Sorbonne, qu'il « bombarde d'en face », les tièdes et les bien pensants : il est aisé d'expliquer ses positions par ses insuccès, mais encore faut-il expliquer ces insuccès eux-mêmes, et ne point les affecter du signe *moins*, alors qu'il convient souvent de les affecter du signe *plus*, et qu'ils ne tiennent pas toujours, mais qu'ils tiennent pour une grande part à ses qualités les plus hautes et les plus pures. « Son caractère s'est mis en travers de toutes ses carrières possibles pour le sauver du péché mortel de réussite et de soumission ». Il y a chez Péguy non pas le refus de la réussite, qu'il cherche parfois à se concilier, parce qu'il en a besoin — mais une inaptitude profonde au succès temporel, ou plutôt une aptitude à l'insuccès immédiat, et par là-même, un appel, non au jugement de l'Histoire, mais aux lecteurs de l'avenir, qui, tenant en leurs mains sa vie ou sa mort, feront de lui leur compagnon.

Il n'est pas de ceux qui prétendent inventer des façons singulières de concevoir, de sentir, de croire ; — toute sa théologie est issue du catéchisme, Jeanne lui enseigne cette simplicité qui marque son « génie de la bonne réponse », et Bergson, une saisie directe et immédiate de la vie : il appréhende une pensée, la creuse, la retourne comme un sol, la féconde de son expérience, de ses peines, de son élan, et, ainsi vivifiée, la rend toute sienne, et toute nôtre. Car il n'est pas non plus de ceux qui cherchent, en s'approfondissant, ce qui les fait essentiellement différents des autres. Lui, chaque fois qu'il se regarde, qu'il se découvre, c'est tout homme qu'il découvre en lui, pleinement, largement, éminemment, et, par exemple, dans Péguy (Charles) il voit l'écolier (type) du Faubourg Bourgogne, en Péguy 1913, l'homme (type) de quarante ans.

Mais si, en Péguy, il voit tout homme, à tout homme aussi il prétend imposer ses découvertes, ses vérités, ses vues : cet autoritaire ne permet pas aux autres d'être différents de lui ou d'eux-mêmes, tels qu'il les voit : « Vous vous faites une idée des gens, lui disait Jaurès, et puis vous exigez qu'ils s'y conforment ». Comment cette exigence ne serait-elle pas déçue ? Jaurès n'est ni Péguy, ni le Jaurès voulu par Péguy, et il n'est pas non plus ce troisième Jaurès que l'impétueuse admiration de Péguy, tournée en haine virulente, prétend désormais démasquer ; car pour être réductible à quelqu'une de ces images, Jaurès est trop fortement lui-même : un homme public auquel sa puissan-

ce oratoire devait assurer une large et immédiate audience, et qui en usait, sur le plan ingrat de l'action quotidienne, pour chercher un compromis, fatalement impur, entre son rêve et le réel, entre la mystique et la politique. Tous deux sont morts — et de quelles morts. Secrétain se garde de prendre parti dans ce débat ; et il faut bien dire que Péguy, s'il a lutté pour la justice, avait aussi à l'occasion, selon le mot d'Halévy « le dédain du pamphlétaire pour le juste ». Que de fois sa polémique substitue à l'être véritable une figure imaginaire, à l'institution réelle une déformation caricaturale, aux intentions probables les plus noirs desseins ; ce « centurion impétueux », quand il part en campagne, je crois qu'on aurait tort de le croire sur parole, et d'épouser, parfois sans le savoir, ses haines et ses ressentiments. Seule importe, non la valeur de telle condamnation, mais la lumière qu'elle projette sur Péguy, sa mission de soldat, son combat pour la vérité.

Soldat de la Vérité, Péguy « n'accepte pas de n'avoir pas été dans la vérité même une heure ». Mais c'est que la vérité ne se distingue point de l'élan de sa vie et de sa pensée, qu'elle est comme une mouvante projection de lui-même : « Je le pense ; donc cela est », voilà son *cogito*, et voilà son combat, car il aime à se battre, et l'on ne sait parfois si c'est la vérité qui veut la bataille ou la bataille qui fait la vérité.

Tel est le héros : une personnalité assez forte, une figure assez impérieuse et dominatrice pour se donner à elle-même ses lois, sa morale, sa religion, — projeter au dehors sa vérité, l'imposer comme valable ; et pour lui certes, elle l'est ; mais pour les autres ? Ce qui compte, c'est avant tout lui-même, le libre développement du héros, l'esprit qui l'anime, — et, dans ses soliloques et discours familiers, le journal fleuve de sa méditation passionnée, de ses violences, de ses boutades, de ses prières, où s'inscrit, riche de tout son passé, gros de tout son avenir, chaque moment de sa durée, son « histoire mentale ».

Cet Orléanais n'est point un voyageur. Saint-Aignan, les tours de Notre-Dame et la flèche irréprochable de Chartres : tel est son « bornage » et nul n'a plus conscience de ses limites cadastrales, à l'intérieur desquelles il se sent chez lui, lui-même, et, par ses racines, puise la jeune sève d'un vieux sol. Invité à faire en Suisse des conférences, et comme on lui disait « Vous verrez de beaux paysages » — « C'est justement ce que je veux éviter. Ce qu'on gagne en superficie, on le perd en profondeur ». La Lorraine, Barrès décide d'en être : Péguy est naturellement Beauceron, d'une terre, d'une tradition. Mais sur la plaine de Beauce, sur cette houle infinie des blés soufflent et se

heurtent les quatre vents. Péguy, loin d'être un doctrinaire, et « à lui tout seul nullement unanime », accueille tour à tour toutes les apparences de contradiction, il arrive même, selon le mot de Secrétain, « qu'on ne sache plus où il est ni ce qu'il veut » : ce n'est point sa pensée qui réalise l'unité, mais son tempérament, sa personnalité, sa vie.

On conçoit dès lors qu'il puisse devenir un beau sujet d'hagiographie utilitaire, et il faut bien avouer qu'il est moins lu que réquisitionné, ou si l'on aime mieux, requis. Sous prétexte de susciter sa présence et sa participation, on use et l'on abuse des conditionnels les plus aventureux, on sollicite, on tire à soi tout ensemble et l'on immobilise cette pensée en marche, toute animée du souffle d'une liberté chérie. Si l'on veut aujourd'hui le forcer à parler, que ne va-t-il pas nous dire, ce paysan du Danube Français, ce soldat qui sait mal farder « sa » vérité ? Péguy, ce n'est point un clerc dans son cabinet solitaire, c'est un tâcheron qui besogne sans cesse, c'est un pélerin sur la grande route, c'est un croisé, c'est un soldat de l'An II et de l'année 14. Travail, prière, combat — point de doctrine figée, une vocation impérieuse, la vie d'un héros qui cherche la vérité, se bat pour elle, ne se garde ni à droite ni à gauche, aux prises avec la droite et la gauche, la Sorbonne et l'Index, les bien pensants de tous les bords, « veut réconcilier la République noyée dans les bassesses électorales avec une morale de sévérité, rêve de réconcilier Jésus avec une Eglise déchristianisée, de faire les deux, les dix, les cent révolutions qui tiennent dans ces trois mots : la Révolution morale », et trouve, dans une mort à l'avance célébrée, un achèvement, un couronnement qui le délivre, le sauve et le consacre. Tel nous le montre Roger Secrétain, — rebelle comme Péguy à l'enrégimentement, et, comme lui, soldat de la vérité, fût-elle hérétique.

Non conformiste, selon le mot de Ramon Fernandez, vis à vis du non conformisme lui-même — et l'on entend bien que les deux négations ne s'annulent point, mais que, tout non-conformisme courant le risque d'être — ou de devenir un conformisme à rebours, ou un néo-conformisme, Péguy n'accepte d'autre attitude que celle d'une quête perpétuelle de la vérité, et qui prend son bien là où il est, c'est-à-dire partout, — sans jamais s'installer nulle part. De telle sorte qu'avec une fidèlité obstinée à soi-même, le non-conformisme d'hier peut demeurer, en dépit de tous les changements, le non-conformisme d'aujourd'hui, gardant ainsi sa valeur d'exemple et son efficacité virtuelle.

Ainsi, les mêmes qui ne se font pas faute de faire appel à Péguy, ou de l'ériger en système, ne manqueront pas de trouver

certains de ses textes inactuels, et à juste titre, si c'est être inactuel que de n'être apparemment ni écoutés ni suivis ; ils sont actuels au contraire en tant qu'ils prennent une part ardente à nos débats intérieurs. Comment ne pas se remémorer la page où Péguy, de toute sa violente humanité, se refuse à admettre le dogme de l'Enfer, et se déclare solidaire des damnés éternels, comme de tous les misérables ?

Mais je ne puis tout dire d'un livre où il n'est pas interdit de voir, dominé par une haute figure, le tableau, le bilan intellectuel des vingt années de l'autre avant-guerre. Montherlant écrivait naguère de Secrétain : « S'il vivait à Paris, il y aurait une situation de critique de premier ordre. Mais en démocratie comme sous Louis XIV, le mot de ce dernier reste toujours vrai : « Qui est M... ? C'est un homme que je ne vois jamais ». Il se trouve que dans le malheur des temps le mot a peut-être cessé d'être vrai.

Ajouterai-je que ces chapitres me sont d'autant plus chers qu'au retour d'une promenade crépusculaire sur le quai Neuf ou d'un pélerinage au buste blessé du Faubourg Bourgogne, j'en entendais la lecture, et qu'ils continuent de m'évoquer ce visage penché, cette épaisse et noire chevelure, cette figure creusée, ce regard brun et ardent, une voix sourde, fiévreuse, secrètement éloquente. Il est bon que se mèlent ainsi, aux traits de Péguy si justement décrits, si fortement analysés, ceux de Roger Secrétain qui ne se contente point d'être un témoin fidèle de la pensée d'autrui, mais l'épouse et fait nôtre, comme il la fait sienne « cette énergétique morale ». Sans rien renoncer d'une scrupuleuse objectivité, sans lui faire rien dire qu'il n'ait dit, sans se laisser aller, dans ses jugements sur les hommes et les choses, à des sévérités ou à des louanges partisanes, il passionne un débat, plus que jamais actuel, participe aux aventures mentales de Péguy, nous fait participer aux siennes, et dans le sillage d'une pensée ouverte sur l'avenir, nous entraîne avec lui, à travers peine et misère, « sur les chemins de l'intensité et de la grandeur ».

Jacques DUCANGE.

PEGUY PRESENT (1) OU LE DROIT DE FAIRE PARLER LES MORTS

Dans un avertissement au lecteur, M. Alexandre Marc expose avec quelque complaisance la manière dont il conçoit son travail et dont il entend l'exécuter. Avec quelque complaisance pour la solution à laquelle il s'est arrêté et aussi quelque violence à l'endroit de toute conception qui n'est pas la sienne et à laquelle, par avance, il refuse toute grâce et tout crédit. « On peut être tenté d'écrire un livre sur Peguy mort, pour oublier (ou pour faire oublier) qu'on l'aurait trahi vivant. On peut faire une belle thèse avec une introduction et une conclusion, avec des références, avec douze chapitres où la matière s'ordonne de façon impeccable. »

A la vérité, il semble que M. Marc manque de générosité envers qui ne partage pas sa manière de voir. Il nous parait, quant à nous, licite d'écrire une thèse, fût-elle nantie d'une conclusion et d'une préface, fût-elle même, péché plus affreux encore, divisée en douze chapitres; sans devoir nécessairement pour cela répondre du crime de haute trahison envers la pensée analysée. Ce n'est pas le principe même de la thèse qu'il y a lieu de mettre en cause, mais la qualité de chaque thèse prise individuellement. Les commentaires de Cajetan constituent en définitive une thèse sur l'Aquinate, du moins au sens où M. Marc entend le mot. Il n'est pas à notre connaissance que la pensée thomiste en ait subi quelque altération.

« Les grands hommes, poursuit l'auteur, ceux au moins qui méritent qu'on leur consacre des thèses, nous savons comment on doit les traiter (une fois qu'ils sont morts) ; avec respect, avec sérieux, avec détachement, en gardant le sens des distances. On ne fait pas mine de les laisser entraîner, ni de se laisser entraîner par eux, dans des aventures dangereuses. Puisque, par définition, les grands hommes sont morts, on ne pousse pas la perversion jusqu'à les traiter comme des vivants. On ne prend pas un malin plaisir à les engager dans des bagarres où ils risquent de recevoir des coups. Ou même d'en donner ». Fidèle à sa conception, M. Marc se défendra donc d'écrire un exposé objectif au Péguysme qui eût risqué de scléroser la pensée de Charles Péguy, cette pensée toujours sur la brèche, cette pensée

(1) Un volume par Alexandre Marc aux éditions de Clairière, 16, rue Grignan, Marseille.

qui s'est engagée toujours et n'a transigé jamais et qui mérite l'éloge que lui-même décernait à la philosophie de cet autre, dont il écrivait qu'elle n'est peut-être pas sans reproche, mais qu'elle est en tous cas sans peur. M. Marc, au lieu d'envisager le message péguyste comme quelque chose de mort, de limité, un événement clos, prisonnier dans un cadre historique, l'engage de nouveau dans le drame où se débat le devenir temporel et spirituel de notre patrie. Mais, à en user de la sorte, il s'est heurté à une difficulté, d'ailleurs inéluctable : il a été amené à une extrapolation de la pensée péguyste. Il a été amené, ayant réuni un certain nombre de jugements portés sur les années qui ont précédé la guerre de 1914, à en déduire quelles eussent été les réactions de l'auteur d'*Eve* en face des événements contemporains. Sans doute M. Marc eût-il pu remplir la tâche qu'il s'assignait en réunissant une anthologie de textes — l'œuvre de Péguy fournirait la matière d'un large volume — que la sagacité du lecteur n'eût pas manqué d'appliquer à l'événement d'aujourd'hui. Toute pensée, d'un théologien, d'un poète ou d'un moraliste, si elle porte en soi cette éternelle jeunesse qui est le signe du génie, implique toujours un jugement sur n'importe quel fait quotidien, et notamment sur l'organisation présente et la conduite de la cité d'aujourd'hui. Quoi de plus actuel, fût-ce dans cet ordre seulement, que les pages de La Bruyère sur les biens de fortune, le chapitre d'Aristote sur les révolutions et leurs causes, ou cette lettre de Saint Augustin à Honoré sur la conduite que les évêques doivent tenir en cas d'invasion de leur diocèse par une armée ennemie et l'obligation qui leur est faite d'y demeurer, quelques risques qu'ils y doivent courir ?

Mais un tel labeur a semblé sans doute insuffisant à M. Marc qui exige de Péguy une présence plus présente encore, si l'on ose dire, en face des problèmes qui agitent la conscience contemporaine. En d'autres termes, M. Marc a fait suivre les textes qu'il cite (nombreux et bien choisis, encore qu'incomplets à notre avis) de commentaires destinés à adapter plus complètement encore, s'il se peut, la pensée péguyste aux événements et aux hommes d'aujourd'hui. Ainsi, pour juger de la personne et du rôle de M. Léon Blum, M. Marc propose-t-il des textes consacrés à Jaurès. De même les remarques de Péguy sur le parti socialiste de 1900 lui permettront, avec un commentaire approprié, d'engager Péguy dans le jugement que lui-même porte sur le parti socialiste de 1940. Que l'on m'entende bien. Il ne s'agit pas ici de défendre M. Léon Blum, pas plus d'ailleurs qu'il ne s'agit de l'attaquer. M. Blum dispose, à cet effet, d'un procureur, de deux avocats et d'une cour de justice tout

entière, ce qui semble largement suffisant pour un seul homme. Il s'agit de montrer à quelles déductions nécessairement aventureuses la méthode inventée par M. Marc risque d'entraîner son inventeur. A peine est-il, bien entendu, besoin d'ajouter qu'il ne s'agit ici que d'une querelle de méthode et que la totale loyauté de M. Marc ne saurait être mise en cause. On se demande simplement si, pour conserver vivante la pensée de Charles Péguy, une telle témérité était nécessaire avec tout ce qu'elle comporte de risques ; il semble que les dangers de sclérose eussent été évités si M. Marc, au lieu d'engager Péguy dans le débat, s'était borné à s'y engager — ce qu'il a fait — mais tout seul. Une pensée qui inspire et anime des continuateurs tels que M. Marc ne court pas le risque d'être une pensée morte et elle se survit dans la personne vivante des disciples qu'elle a engendrés. Mais alors il eût suffi que M. Marc s'engageât seul dans la lutte et, imbu de la pensée du Maître et nourri de ses doctrines, qu'il apportât son seul témoignage dans le débat. Ainsi les scolastiques, nourris de platonisme d'abord et plus tard d'aristotélisme, n'ont pas cherché à supputer quelles eussent été les réactions de Platon ou du Stagyrite en face de la Révélation; mais eux-mêmes ont réagi en face de la Révélation en Platoniciens ou en Aristotéliciens qu'ils étaient. Et par eux, en eux, la pensée grecque demeurait vivante et enrichissait la pensée occidentale.

Si j'ai cherché à M. Marc cette querelle, c'est qu'à lire son livre un doute m'a saisi parfois et je me suis demandé si Péguy en eût contresigné toutes les pages. Je pense en particulier à celles — et elles sont nombreuses — où M. Marc accable le régime défunt. Bien entendu, nul ne lui conteste le droit de juger comme il l'entend le personnel politique et le niveau moral de la III^{e} République. La question qui se pose est celle de savoir ce que Péguy eût pensé de telles lignes puisque aussi bien c'est à son témoignage qu'il est fait appel. Sans doute tout porte à croire qu'il n'eût pas prisé le radicalisme du Cartel des Gauches ou le socialisme du Front Populaire, beaucoup plus qu'il n'estimait le ministère du Père Combes ou les fiches du Général André. Mais au temps où paraissaient les *Cahiers de la Quinzaine*, le parti du père Combes détenait le pouvoir et c'est en franc tireur que Péguy s'attaquait à lui. Aurait-il consacré plus de cent pages, ainsi que le fait M. Marc, à continuer d'accabler le même ennemi une fois à terre, cette terre fût-elle de la boue ? Il n'eût certes pas nié les fautes que la France a commises ! Mais aurait-il jugé utile de s'y appesantir si longuement ? Se serait-il donné tant de mal pour enfoncer une porte ouverte ?

« Vous n'y pensez que trop, à vos péchés.
« Vous feriez mieux d'y penser pour ne point les commettre.
« Pendant qu'il est encore temps, mon garçon, pendant qu'ils
« ne sont point encore commis. Vous feriez mieux d'y penser
« un peu plus alors.
« Mais le soir, ne liez point ces gerbes vaines. Depuis quand
« le laboureur
« Fait-il des gerbes d'ivraie et de chiendent. On fait des
« gerbes de blé, mon ami.
« Ne dressez point ces comptes et ces nomenclatures. C'est
beaucoup d'orgueil.
« C'est aussi beaucoup de traînasserie et de paperasserie.
....
« Porte-toi sur demain ; ne te reporte pas sur hier. »

Une autre question s'est posée à mon esprit qu'à mon tour je pose à M. Alexandre Marc. Péguy, dans les circonstances actuelles, eût-il donné à sa critique ce ton de généralité qu'on trouve dans celle de M. Marc ? « Le radicalisme s'est appliqué à apprendre à la France le plaisir difficile de s'agiter sans agir, de parler sans réfléchir, de vivoter, non seulement sans résoudre, mais même sans poser utilement aucun problème essentiel. Et la mort était au bout. »

Eh bien, j'avoue que, terminant un chapitre, une telle phrase me choque. J'aimerais qu'une autre vînt préciser que, si le radicalisme a voulu cette gageure, du moins il n'a pas pu la tenir jusqu'au bout. Cette phrase, je l'ai cherchée...

Non content d'établir la fin que se proposait le radicalisme, M. Marc prend soin au contraire de spécifier qu'il résumait la France, ce qui bannit le moindre espoir que le lecteur eût pu conserver :

« Quand un journaliste, qui ne manque pas d'une certaine pénétration, Pierre Dominique, proclamait urbi et orbi que la France, ce qui bannit le moindre espoir que le lecteur eût pu diagnostic médical, un diagnostic de maladie mortelle. »

Je sais que M. Marc n'est pas tendre pour ceux qui tentent de défendre ces années qui vont de la démission de Mac-Mahon au 3 septembre 1939, et qu'il a tôt fait de les trousser à sa manière et de mettre sur leurs lèvres des paroles ridicules : « Songez à notre prestige, leur fait-il dire ; à la conquête de l'Empire colonial ; à la Tour Eiffel ; à la peinture française ; au Moulin Rouge ; à M. Paul Valery ; à Chevalier ; à M. Paul Claudel, ambassadeur ; à l'Institut de Coopération Intellectuelle ; au « Monsieur de cinq heures » ; songez à notre

rayonnement. » Evidemment, de l'homme qui tient de tels propos, M. Marc pense très certainement que c'est un imbécile. Eh bien, qu'il me permette d'être cet imbécile. Je ne défends pas la France radicale mais je suis intimément convaincu que, malgré le radicalisme, cette France a eu tout de même sa grandeur. Je ne revendique pour elle ni le Moulin Rouge ni le « Monsieur de cinq heures » ; mais je constate qu'avec ou malgré le radicalisme, malgré le Moulin Rouge et le « Monsieur de cinq heures », elle a tout de même conquis un empire et qu'elle l'a conquis noblement ; non pas à deux canons par tête de nègre, mais avec une poignée d'hommes qui, dans l'indifférence ou parfois même l'hostilité générale, jouaient silencieusement et stoïquement leur destin. Cette France anticléricale a engendré les plus grands poètes chrétiens qui aient parlé depuis Corneille. Cette France des congrès politiciens où triomphait l'épicier du coin s'est tout de même imposée au monde par l'intelligence de ses penseurs et la nouveauté de ses artistes. Cette France pécheresse se rédimait à chaque instant et, après chaque faute commise contre l'esprit elle trouvait dans son sein une nouvelle pléiade d'hommes, qu'ils aient nom Bergson, Blondel, Ravel, Debussy ou Matisse pour exhausser chaque fois plus haut cet esprit français que d'autres avaient tenté de rabaisser. Je me demande si Péguy eût oublié ces choses et s'il eût souscrit, au chevet de la France blessée, à « un diagnostic de maladie mortelle ».

Sans doute n'eût-il pas méconnu de la sorte la grandeur française, sans cesse émergeante, même durant ce demi-siècle écculé, sous les oripeaux minables dont de petits hommes prétendaient vainement l'affubler : sous le haillon, il eût su reconnaitre la princesse jamais déchue.

J'ai posé à Alexandre Marc ces questions, telles qu'elles se sont posées à moi en lisant son livre. Il est trop péguyste pour ne pas en apprécier la seule qualité que je revendique pour elles : la sincérité.

Jacques BÉNET.

ACTUALITE DE PAUL VALERY (1)

C'est à l'âge de quarante-six ans que Paul Valéry revint à la poésie, après être resté assez longtemps éloigné d'elle.

Il y revint avec une telle ferveur qu'il conçut le projet de la rendre bénéficiaire d'une somme d'expériences qui n'appartiennent pas ordinairement à son domaine. C'est dans ce dessein que pendant quatre ans il travailla à *La Jeune Parque*, s'astreignant à une discipline très rigoureuse, n'éludant aucune difficulté technique, afin d'atteindre non seulement le but qu'il s'était proposé, mais aussi, au-delà de l'effort, cette libre disposition de soi-même que la facilité est incapable de nous procurer.

En guise de délassement, Paul Valéry écrivait parfois d'autres poèmes qui n'exigeaient pas la même contention de l'esprit. *Palme*, dit Eugénio d'Ors, fut composé comme une « récompense aux longues heures d'application ». Ce fut le poème du septième jour, divertissement presque où l'indolence heureuse se lie étroitement à l'activité spirituelle, conséquence indirecte d'une longue ascèse, fruit délicieux, ornementation d'une liberté durement conquise. Mais, après le poème du septième jour, paraît celui du huitième, en d'autres termes celui écrit en contrepartie de *La Jeune Parque*, non point comme récréation, mais pour marquer un retour à une forme moins complexe, réaction du poète en faveur de la clarté, de cette simplicité à laquelle il rend hommage après un détour inévitable : « J'estime que si la simplicité est chose des plus désirables, ce n'est pas par elle qu'il faut commencer ; c'est à elle qu'il faut tendre. Il faut apprendre par l'expérience que la nullité apparente du langage coûte beaucoup plus cher que tous ces ornements. » C'est alors qu'il entreprend le second *Narcisse* dont il avait traité le thème trente deux ans plus tôt. Ce thème répond à un des principes essentiels de Paul Valéry, à savoir que l'idéal pour l'artiste épris de technique, peut consister dans le même motif servant au même poème indéfiniment repris. Dans sa contexture même le motif du *Narcisse*, image fixe modifiée par l'onde mouvante,

---

(1) A propos d'une causerie faite par Paul Valéry, durant son récent séjour à Marseile, devant un auditoire d'amis que Mlle Fournier eut l'heureuse idée de réunir dans son salon où tout ce qui représente les lettres et les arts est accueilli avec autant d'affabilité que d'intelligence.

image perpétuellement recommencée, semble l'illustration parfaite de ce principe Paul Valéry nous en donne d'autre part une explication philosophique par laquelle il distingue l'opposition du moi permanent avec les apparences successives de l'être insaisissable du fait qu'il se transforme sans cesse. Narcisse n'est pas amoureux de son image mais d'une impossible unité formée de ces deux éléments inconciliables et inséparables pourtant l'un de l'autre.

Les trois versions que Paul Valéry a tirées du thème de Narcisse s'étendent sur une longue période de sa vie. L'idée lui en vint pendant sa jeunesse au Jardin Botanique de Montpellier à la vue d'une inscription funéraire marquant la sépulture de la fille du poète Young, morte à Montpellier vers la fin du 18e siècle. Cette jeune fille se nommait Narcissa. Paul Valéry fréquentait volontiers ce coin solitaire où peu à peu se forma dans son esprit l'idée d'un poème sur le mythe de Narcisse. Il composa d'abord un sonnet irrégulier, qu'il reprit et développa à l'intention de Pierre Louys qui lui demandait des vers pour sa revue : *La Conque.* « Le premier Narcisse, remarque Paul Valéry, parait aujourd'hui un specimen de ce que j'aurais fait en matière de poésie si j'avais continué à la pratiquer au lieu de m'en écarter et de poursuivre dans de toutes autres voies la formation de mon esprit. Ce poème demeure pour moi un premier état caractéristique de mon idéal et de mes moyens de ce temps là. »

Ce temps-là, que Paul Valéry situe entre 1864 et 1883, est une époque particulièrement représentative de la poésie française qui voit s'accomplir ce qui ne s'était jamais produit jusqu'alors. Grâce à Baudelaire, à Mallarmé, à Verlaine, la poésie française commence à jouir d'un grand crédit à l'étranger. C'est que, à la différence des romantiques, ceux-là ont réagi contre la « facilité », « l'enflure », « l'insuffisance technique » défauts que leurs prédécesseurs prenaient trop souvent pour les signes du génie. Les poètes issus de Baudelaire, aussi bien que ce dernier, ont senti la nécessité d'une poésie dégagée du verbalisme. En outre, leur curiosité s'est étendue au-delà des limites strictes de la littérature. Il est curieux peut-être de noter que ces partisans de l'art pour l'art, qu'on accuse volontiers de s'être retirés dans leur tour d'ivoire, possédaient des moyens de contact avec des activités très différentes de l'esprit, moyens que négligeaient ou ignoraient la plupart des romantiques, sans excepter Victor Hugo, plus artiste pourtant que les autres mais dont les plus beaux vers datent de la fin de sa carrière et qui atteint la perfection par l'empirisme plutôt que par le choix.

Loin de renier les maîtres qui eurent une influence décisive sur son orientation littéraire, Paul Valéry n'a jamais cessé de défendre leur esthétique, quels que fussent les courants de la mode, et il se trouve aujourd'hui, après de si cruels désastres, en tête des survivants de la pensée, alors que tant d'écoles, tant de mouvements, tant de pseudo-personnalités paraissent à jamais renversés : « S'il reste en France un atout à jouer, déclare-t-il, c'est sans doute l'atout intellectuel. » Ce pur artiste que certains génies éphémères jetant du feu par les naseaux, accusaient de sécheresse, reste le représentant d'un tradition vivante, et ce, sans avoir besoin de renier en quoi que ce soit les modèles dont il s'est toujours réclamé.

Il s'est intéressé passionnément à la « fabrication poétique ». Voilà le grand mot lâché, destiné aux amateurs de sublime en vrac !

Sans souci de publicité, il consacra à des exercices difficiles les meilleures années de son existence. C'est beaucoup moins avantageux que de jouer à l'inspiré, de poser au réformateur, de se contenter d'approximations plus ou moins brillantes, de systèmes hâtivement échafaudés. Et pourtant, sans avoir d'autre prétention que de radouber d'anciens poèmes, Paul Valéry nous a donné trois pièces sur le thème de Narcisse ; sans se faire passer pour prophète, il nous a livré, ayant trait aux événements actuels, des pronostics dont beaucoup de mages — car ils sont nombreux — enviraient l'exactitude. Le poète ne s'est jamais départi de la raison. C'est par excès de recherches, dans le domaine de l'intelligence, que certains fragments de son œuvre poétique peuvent paraître obscurs ; c'est par souci de la mesure qu'il revient, avec le second Narcisse, à des lignes plus simples, plus égales qu'on retrouve d'ailleurs encore plus assouplies, plus aérées dans la troisième version écrite sous forme dialoguée pour une cantate dont Germaine Tailleferre a composé la musique.

De ces trois états du même poème, le second, par ses longs développements lyriques, peut servir de modèle à l'époque présente. A ce propos, en soulignant son intention d'avoir voulu atteindre, dans le second Narcisse, une éloquence soutenue, Paul Valéry déplore la décadence de la langue française, décadence accélérée par l'automatisme dont nous sommes de plus en plus tributaires. Tout nous convie au moindre effort sous le couvert de la plus grande agitation. Les graphiques remplacent les textes ; les abréviations se substituent aux mots déjà traités comme des enfants naturels ; on lit très mal le peu qu'on lit ; des machines pensent pour nous et la pensée peu à peu se débilite,

s'atrophie, s'avilit tout en se parant d'une insupportable jactance ; la faculté d'attention nous abandonne.

Il s'agit de sauver l'honneur de l'esprit dans une époque ou la prétendue civilisation n'éprouve même plus le besoin d'avoir recours à l'esprit afin de posséder quelque *raison* de le nier. Seul l'artiste, toujours en réaction contre les tendances naturelles de la communauté, a les moyens de tenter une opération salutaire.

Une hygiène mentale s'impose, à laquelle n'ont rien à voir les médiocres ni les opportunistes. Paul Valéry nous conseille le retour aux prosateurs du XVIIe siècle français. Il cite comme des merveilles de style les premiers sermons de Bossuet aux périodes d'une magnifique ampleur, d'une clarté, d'une vigueur surprenantes, d'une musculature parfaite. Revenons à un style viril, quittons le monde des « plumages et des illusions », délaissons la facilité une fois pour toutes, fuyons le vague, l'incertain, les trompe-l'œil des faux génies. Que la rigueur et la lucidité s'unissent, que la pensée et l'architecture se reconnaissent l'une dans l'autre.

Nous avons besoin d'ordre, de discipline, de méthode pour le salut de l'esprit. Paul Valéry ne l'a jamais ignoré, son œuvre toute entière confirme cette déclaration de foi.

Gabriel BERTIN.

LA POESIE

IMAGINAIRES, par *Philippe Dumaine* (Poésie 41).

C'est un recueil bien remarquable et pour des raisons fort diverses, que celui de Philippe Dumaine. C'est à vrai dire un des rares livres que je puisse en toute franchise proposer à ceux de mes lecteurs qui, peu soucieux des problèmes souvent ingrats et parfois oiseux de la jeune poésie ont soif d'un lyrisme enfin transparent et humain. Le talent de Philippe Dumaine, formé aux plus sûres disciplines, s'est peu à peu affranchi du caractère d'exercices que présentent tant d'œuvres néo-classiques. S'il s'exprime à peu près toujours en vers réguliers, c'est avec une souplesse toute nervalienne et ses maîtres du grand siècle sont Théophile et Tristan, si proches de nous, si propres à nous offrir des modèles d'équilibre entre l'imagination la plus libre et la forme la plus traditionnelle. Il est significatif de voir une poésie aussi sereine, aussi pure et paisible qu'un paysage de l'Ile de France jaillir de l'expérience de la guerre. *Imaginaires* est le témoignage d'un homme qui a été blessé à Dunkerque et

qui a vécu en captivité. Il faudrait citer ce « 14 Février 1941 » qui constitue un des poèmes les plus sincères que je connaisse :

Ta crainte de mourir a soudain disparu
Pendant que tu tombais sous un éclat d'obus.

Si tu te demandas : suis-je frappé à mort ?
Tu n'y trouvas nulle souffrance et nul effort,

Seulement le regret de l'épouse, du fils,
Et des sages bonheurs que tu conquis jadis.

Cette simplicité d'accent est plus émouvante que le lyrisme à prétentions héroïques ou que telles chansons pseudo-populaires dont on veut nous faire croire qu'elles expriment l'âme des combattants.

Avec toi même seul depuis presque neuf mois
Captif encor souffrant de ta blessure ancienne,
Tu rêves en voyant la campagne gelée
Derrière les carreaux de ton lazaret belge.

Dans cet exil Dumaine a sauvegardé les prestiges de son monde intérieur, ces « imaginaires » qui hantent ses poèmes aux allures d'élégie et revenu de l'atroce aventure on aime qu'il puisse écrire deux strophes comme celle-ci :

Je ne dois plus juger la vie
Comme un instrument de la mort,
Et pour que maintenant j'oublie
Ce qui me fait frémir encor,

Ce n'est pas trop de votre amour,
Pas trop de toute la lumière,
De toute la beauté qui sourd
Et triomphe de la matière.

CHANSONS DE FRANCE, par *Ivan Goll* (Poets' Messages).

C'est de New-York où « Poets' Messages » publie dans leur langue quelques uns des meilleurs poètes européens, que nous parviennent ces *Chansons de France*. Ivan Goll depuis ses recueils de *Jean sans Terre* est passé maître dans l'art de la ballade populaire, trouve des accents pathétiques pour dire la grande pitié de notre pays :

Terre de France et de souffrance
Ecartelée au point du jour.

Le ton désespéré de ces chansons ne saurait être que le fait d'un poète de l'émigration. Ceux qui ont eu à cœur de communier avec leur patrie au temps de l'épreuve, en sont récompensés par l'espoir.

BEAUTE DE CE MONDE, par *Ilarie Voronca* (Le Sagittaire)

Il n'est sans doute pas trop tard pour parler de ce petit livre dont la parution passa presque inaperçue au milieu des événements qui l'accompagnèrent. Ilarie Voronca est un poète familier aux lecteurs de cette revue. De livre en livre ils l'ont suivi depuis bientôt dix ans et ils savent tout ce qu'il a apporté à la Poésie vivante. *D'Ulysse dans la Cité* au *Marchand de Quatre saisons*, en passant par cette *Poésie commune* qui éclata comme une promesse de Paradis dans les limbes intellectuelles du lyrisme d'avant-garde, Ilarie Voronca est un des rares écrivains d'expression française qui, se délivrant d'un chant intérieur se soit efforcé de faire participer à sa féerie personnelle le plus grand nombre possible de lecteurs. Dans tous les milieux où il m'a été donné de lire à voix haute du Voronca, en des cercles d'études, devant des travailleurs, ou dans l'intimité à des personnes absolument étrangères aux préoccupations des professionnels de la littérature, j'ai pu constater quel écho immédiat y trouvait cette poésie. Aussi bien n'y a-t-il point en notre langue de poète capable de manier avec tant de simplicité des procédés de rhétorique voisins de la prédication ou des images élémentaires, si riches et si profondes que chacun pense soi-même les découvrir. Depuis Whitman ou Mistral personne n'avait fait si ardemment confiance au pouvoir de persuasion du poète qui donne forme aux aspirations confuses d'une époque. C'est que Voronca n'est pas un lyrique de cabinet mais un militant de la vie poétique. Il se nourrit au sein de toutes les épreuves d'un optimisme qui est le signe d'une belle santé morale. Ils sont précieux comme un viatique de tels vers :

Rien n'obscurcira la beauté de ce monde,
Il faudra jeter bas le masque de la douleur,
Et annoncer le temps de l'homme, la bonté,
Et les contrées du rire et de la quiétude.
Joyeux, nous marcherons vers la dernière épreuve
Le front dans la clarté, libation de l'espoir,
Rien n'obscurcira la beauté de ce monde.

Ce n'est point pur hasard si Voronca, à qui les cénacles de snobs ne firent jamais la place qu'il méritait, recueille aujour-

d'hui les suffrages d'esprits aussi dissemblables que Gabriel Audisio et Joe Bousquet, c'est que *Beauté de ce monde* et son étonnant *Lord Duween* ou *L'invisible à la portée de tous*, sont les œuvres d'un poète qui, sans rien trahir des exigences les plus hautes du lyrisme, a toujours eu à cœur de parler en frère aux autres hommes. Veronca n'est pas le porte-parole d'une évasion stérile ; présent à la douleur du monde, il apporte à qui veut l'entendre sa bonne nouvelle, à qui veut les saisir, les clefs de la délivrance :

Nul parmi nous ne sait comment s'est accompli ce miracle
Il y a un instant nous étions des mendiants, des esclaves,
Et nous voici soudain libres. Il y a un instant
Nous nous traînions avec peine parmi des roues et des chaînes
Et maintenant nous sommes des princes au visage rayonnant.

LE VITRAIL, par *Lanza Del Vasto* (Fontaine).

Lanza Del Vasto est un poète très rare tant par la nature même de ses œuvres que par la pudeur qu'il met à les publier. Quelques textes du *Point*, de *Fontaine*, ce qu'on lira ici même, constituent avec *Le Vitrail*, les seuls éléments qui nous permettent de juger ce poète en attendant la parution de son *Chiffre des Choses*. On peut d'ailleurs faire confiance à Lanza Del Vasto sur la foi d'un quatrain de cette qualité :

J'ai ma maison dans le vent sans mémoire,
J'ai mon savoir dans les livres du vent,
Comme la mer, j'ai dans le vent ma gloire,
Comme le vent, j'ai ma fin dans le vent.

C'est exprimer avec une rare splendeur le sentiment de l'engagement en poésie, mais Del Vasto ne se tient pas à l'énoncé d'un tel vœu. Ce Sicilien nourri des troubadours et des poètes du « dolce stil nuovo » professe une conception du lyrisme qui a le caractère universel, catholique de ses « contemporains » du XIII[e] siècle. Sa poésie est une poésie de la connaissance antérieure à la rupture, survenue à la Renaissance, entre l'intelligence et la sensibilité. C'est ainsi que le thème du *Vitrail* n'est autre que celui de la vision en Dieu :

Nous verrons brûler l'être et l'apparence, tels
Que leur étreinte brûle en cette rose ronde,
Quand, morts et revêtus de nos corps immortels,
Nous remonterons, blancs comme un prêtre à l'autel,
Les degrés de ce monde...

L'image du vitrail donne d'ailleurs une idée fort exacte de l'art de Lanza Del Vasto, ésotérique et transparent, hiératique et coloré. Son talent est également d'une grande souplesse puisque par opposition à des textes d'une haute pensée, ce poète est capable de nous donner cette *Complainte de l'idiot du village* qui, dite avec l'expression et le ton requis, entraînerait l'adhésion de n'importe quel public.

IRENE, par *Toursky* (Feuillets de l'Ilôt).

C'est également le fragment d'une œuvre en cours qui s'intitulera *Les armes prohibées* que publie en ce feuillet de l'Ilôt Alexandre Toursky. Ce tout jeune poète dont seules quelques revues d'avant-garde ont publié des textes, s'est classé en peu d'années entre les meilleurs de sa génération. A l'inverse de trop de ses pairs qui ont versé dans un lyrisme purement intellectuel, aux applaudissements d'ailleurs de mes confrères les critiques, Toursky fait assez confiance à la Poésie pour penser que sa tâche est précisément de transfigurer le quotidien et qu'il n'y a pas grand mérite, et beaucoup de périls, à simuler la grandeur quand on traite de grands sujets. Toursky est fidèle à la leçon d'Apollinaire qui évoquait et situait dans l'éternel le Pont Mirabeau ou l'émigrant de Landor-Road et se serait gaussé du jargon sonore de tant de jeunes hommes qui singent Parsiflal ou Prométhée C'est que Toursky est le contraire d'un poète intellectuel ou livresque. Il est au cœur du monde quotidien, « dans le bain » comme on dit magnifiquement en argot, et il s'efforce de dégager la poésie du Réel, du fait-divers. Son *Irène* est l'histoire du suicide d'une jeune femme.

Un peu de fumée traversait
Les jeux de l'aurore naissante.
Tu gisais au bout de l'espace,
Dans une flaque de cheveux.

Le docteur avait l'air d'écrire,
Et ta jeunesse disparue
Coulait au versant de la nôtre.
Il a fait très beau tout le jour.

On voit la simplicité du talent de Toursky, simplicité savante, accessible aux seuls connaisseurs qui goûtent les notations de pure poésie, cependant que Monsieur Tout le Monde se trouve bouleversé par l'anecdote contée avec le rythme lancinant, les images concrètes d'une ballade. J'imagine que l'ambition de

Toursky serait de lire à voix haute ses poèmes dans les cafés ou aux carrefours. Attitude peut-être, mais elle en vaut d'autres.

POEMES, par *Christian Harrel-Courtès.*

Voici également un livre de début. Christian Harrel-Courtès qui ne parait pas avoir dépassé la vingtième année est singulièrement au courant des procédés de la Poésie « qui se fait » et on souhaiterait qu'il le soit moins. Trop souvent la rhétorique des images supplée en ces pages à la sensibilité vécue mais les notations heureuses et justes sont nombreuses. C'est lorsqu'il atteint à la simplicité et chante une anecdote que Christian Harrel-Courtès donne le meilleur de lui-même, ainsi dans cette ballade:

Un marin aimait une fille verte
Qu'il ne connaissait pas,
Il la cherchait, les soirs d'escales, dans les rues des ports
Il vit des robes rouges,
Il vit des chapeaux blancs,
Il vit des filles bleues,
Il ne la trouva pas...

Ce recueil de poèmes est illustré avec art par Jacques Margerin.

L.-G. GROS.

LES LIVRES

MONSIEUR NAPOLEON, Chroniques genevoises, par *Jean Marteau* (Editions de présence, Kundig, Genève).

On n'a pas oublié *La Mainmorte* ni surtout *Pont-Tournant*, où de poignantes figures, très humaines par un mélange de rêve et de réalisme, d'historique, de géographique et de mystère, étaient présentées dans des paysages à la fois très exactement évoqués et quasi mythiques.

Aujourd'hui, Jean Marteau nous donne des contes assez brefs, où son art obtient, non sans mérite, mais plus facilement, des effets parfois saisissants, d'étrangeté et de mélancolie. Dans le plus long récit, *Monsieur Napoléon* (un riche maniaque, amateur de venins, qui collectionne les vipères, élabore une métaphysique du poison et cherche à reconstituer les recettes des divins Borgia), il subsiste une certaine impression d'artifice.

Echec Biographique, évoquant Olga Césano, l'amante « cosaque » de Liszt et les milieux cosmopolites de Nice et de Genève, équilibre avec virtuosité l'adresse et la simplicité.

Mais la réussite la plus émouvante me semble être *La fin des Bonaparte*, où l'on voit un bandit corse essayer en vain de galvaniser un prince qui ne songe plus qu'à finir en beauté, et *Conte de fées*, où un émule de Julien Sorel rencontre la bonté sous les traits affaissés d'un Président du Conseil, au cours d'un banquet électoral.

*
**

DOUCE PROVINCE, par *Michel Seuphor* (Editions J. Marguerat, Lausannes). — LES EVASIONS D'OLIVIER TRJCKMENSHOLM par *F. Aubier* (Editions Montaigne).

Après une enfance anversoises, après une adolescence éprise de littérature et d'art d'avant-garde, Olivier Trickmansholm, rompant avec les siens, voyageait en France et en Italie, s'essayait sans conviction à divers métiers, fréquentait les cafés de Montparnasse, pensait parfois se fixer ici ou là, échappant à son essentielle instabilité, s'installait quelques années dans une petite ville du Languedoc, retournait dans le Nord et s'évadait finalement dans la folie.

On trouvait dans ce livre une belle description du « quartier des ruines » que la bourgade déchue cachait comme une lèpre entre son église et son rocher, derrière un alignement serré de maisons bien tenues. C'est dans ces ruines, au milieu de ces maisons sans façades ou de ces façades seules debout, avec ça et là une placette, une fontaine antique et son jet d'eau, un groupe de maisons intactes mais dont les prix de vente sont tentants pour un intellectuel fatigué de Paris, que se passe *Douce Province.*

Avec un mélange d'humour, de délectation morose et de lyrisme, l'auteur ne nous y épargne le récit d'aucune des déceptions d'un artiste aux prises avec la médiocrité humaine et les soucis matériels ou familiaux, venu dans ce pays, moins pour retourner à la terre à proprement parler, que pour fuir la grande ville harassante. Cruel dilemme, en effet, pour un écrivain, et dont il ne peut guère espérer échapper que par l'alternance, mais une alternance moins saccadée que celle d'Olivier Trickmansholm. Sous une forme romanesque mais très proche, peut-être trop proche, du journal, nous avons en *Douce Province*, un témoignage, un document à placer à côté de *l'intellectuel en chômage* de Denis de Rougemont, parfois aussi de quelque *Léon Bloy devant les cochons.*

Entre temps, le héros de Seuphor entreprend et manque, naturellement, la cure d'une morphinomane qui lui récite la *Saison*

en enfer, de Rimbaud et à qui il fait des cours de théologie, qui finissent assez mal, s'efforçant de lui montrer sous les plus humbles choses, car l'auteur est un poète et un mystique qui a le sens très vif des « correspondances », les traces de la Joie parfaite, comme celles du soleil dans la traînée d'or des capucines semées sur les ruines.

*
**

ETUDES ARABES

C'est une fort heureuse idée qu'a eue M. Henri Pérès, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger et auteur d'un ouvrage de premier ordre sur la poésie andalouse, d'entreprendre à Alger la publication bimestrielle d'un *Bulletin des Etudes Arabes* (Intermédiaire des arabisants). Très intelligemment comprise, cette revue rendra de grands services non seulement aux étudiants, mais à tous les arabisants, islamologues, ethnologues, et n'intéressera pas moins les artistes et les amateurs de poésie et de littérature. Souhaitons que les numéros à venir soient aussi réussis que les deux premiers qui contiennent des textes classiques et dialectaux avec traductions et transcriptions, des enquêtes et questionnaires analogues à ceux qui ont fait le succès de « L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux », d'opportuns « Ne dites pas... Ne confondez pas... », des documents tels que la présentation de la mariée ou le plus ancien texte relatif au café d'Alger (le P. Dan, 1637), une étude sur les arts citadins et les artisans algérois, par Mohammed Racim, le rénovateur de la miniature et de l'enluminure en Algérie (le n° 2 publie une reproduction d'une de ses miniatures), des aperçus de Georges Marçais sur la philosophie de l'histoire d'Ibn Khaldoun, des compte-rendus d'ouvrages et de revues, et — excellente initiative — des Bibliographies par M. Pérès sur des sujets particuliers, tels que la poésie bachique, la poésie populaire en Afrique du Nord. Parmi les projets envisagés figurent une « Bibliothèque arabe française » de textes religieux, juridiques, scientifiques et littéraires, et un « Corpus de poésies populaires de l'Algérie en arabe dialectal ». On est heureux de constater qu'en cette année 1941, l'Afrique du Nord est, en arabe aussi bien qu'en français, un centre de vie intellectuelle remarquablement active.

Sous la direction de l'illustre Asin Palacios et de Garcia Gomez, *Al-Andalus* poursuit sa carrière de revue des Ecoles d'études arabes de Madrid et de Grenade. Les volumes V et VI (1940, fasc, 2 et 1941, fasc, 1) contiennent des études et

des textes concernant Avessysace botaniste (Asin), la géographie historique et la topcnymie espagnole (Hernandez Jimenez, Gonzalez Palencia), les inscriptions arabes de Portugal (Nykel), le roi ziride Admallah de Grenade d'après des fragments de manuscrits trouvés à la Qarawigine de Fès (Lévi-Provençal), etc., ainsi qu'une importante *cronica arquelocica de la Espana Musulmana*, dont les illustrations, monuments, chapiteaux, meubles, d'une harmonieuse scmptuosité. évoquent une des époques de l'histoire qui suscitent le plus de nostalgie.

Ces deux revues sont précieuses pour quiconque s'intéresse à la « civilisation méditerranéenne ».

Emile DERMENGHEM.

L'HIRONDELLE QUI FIT LE PRINTEMPS, par *Maurice Genevoix* (Flammarion éditeur).

On reconnaîtra vite dans ce petit livre la somme du meilleur Genevoix, celui de l'eau, des bêtes et des arbres ; celui de la *Boîte à Pêche*, de la *Dernière Harde* et de *Forêt voisine* et même, furtivement (dans l' « Echarpe de Laine ») celui des livres de guerre ; comme si chacun de ces récits était écrit en marge de l'œuvre entière, pour présenter aux plus exigeants des spectateurs, aux plus inflexibles des juges, les enfants, l'univers de forêts et de rivières jusqu'alors familier à ceux qui suivaient l'auteur dans ses courses. Le même monde, vraiment ; mais l'éclairage est autre, ou bien l'angle de visée, ou bien les bandes de lanterne magique se font autrement que les bandes de caméra. Même richesse minutieuse des agencements et du détail, même science des secrets élémentaires de la création — comment expliquer que le décor tout à coup se métamorphose ? Où saisira-t-on la mystérieuse seconde à partir de laquelle l'esprit se meut sans surprise dans un domaine de féerie ? C'est peu de dire qu'il y était préparé : il ne s'aperçoit pas même du passage. De là que ce sont à peine des contes ; mais plutôt des histoires merveilleuses. La magie n'intervient qu'une fois, pour faire une écharpe moelleuse d'un simple petit brin de laine ; partout ailleurs, que le pêcheur se transforme en saule et le chat en poisson, que l'hirondelle s'affaire autour du chêne et du soleil, que le bateau parle, et après lui le délicieux marcassin Cacambo — quoi d'étonnant ici ? L'auteur n'a pas même besoin de devenir, pour ceux qui l'écoutent, le magicien qu'inventaient les héros de son *Jardin dans l'Ile* ; il n'a qu'à laisser faire, et raconter. Sa récompense, pour avoir su dénouer les énigmes, est d'avoir écrit ce beau livre.

Je sais d'expérience quel enchantement suscitent dans leur véritable public ces contes imaginés pour le plaisir de tous. Le dernier (« Cacambo et les Cochons »), où les animaux d'une ferme défilent sur un rythme de symphonie fantastique au milieu des étonnements nocturnes, a de quoi frapper le lecteur assez heureux pour être demeuré crédule ; mais c'est sans doute au « Bateau sur l'Eau », dont les histoires s'engendrent l'une l'autre comme dans les Mille et une Nuits, qu'iront les plus nombreux suffrages.

Jean LAMBERT.

BARRAUD, par *Adrien Bovy* (Ed. F. Roth, Lausanne).

Il y a, dans la préface toute vive d'acuité et de compréhension qu'Adrien Bovy a mise en tête de ces 56 reproductions de Maurice Barraud, une manière de « situer » son peintre au beau milieu de la vie et de l'art, qui me plaît infiniment. Par une suite de touches sensibles, et toujours à l'affût de l'humain derrière les questions de pur métier, Bovy parvient à nous faire « voir » Barraud, ouvrant des yeux tout ronds, en train de partir en solitaire à la découverte des êtres et des choses. Apprenti, puis jeune ouvrier, il peint avant l'heure du travail et, le soir venu, observe la vie là où il peut la trouver dans son agitation et sa diversité. Mais il a des doigts faits pour palper et les yeux faits comme les doigts. L'attention prend la forme du désir. Dessiner, c'est caresser de loin. Il faut convoiter les pêches que l'on peint, en avoir l'eau à la bouche et ne pas les manger avant que l'ouvrage soit fini. On a beaucoup parlé, à propos des femmes qui circulent dans l'œuvre de Barraud ainsi qu'en une maison de rendez-vous, de « sensualité ». Je veux bien ; mais il n'y a de sensualité de l'artiste que dans l'appétence et la curiosité ne vaut qu'insatisfaite.

Bovy dit tout cela très bien, et de cette appétence, de cette curiosité, de l'œuvre — enfin — qui en jaillit, il nous retrace les développements successifs. Il a raison d'insister sur l'importance du dessin chez Barraud : son crayon entoure de précision ses captures, comme un filet les poissons. N'était-ce pas Géricault qui disait : « Si je pouvais dessiner les contours avec un fil de fer, je le ferais » ? Regardez, maintenant, ces « Régates » de 1939, ou — de la même époque — ce « Panier de raisin ». Cette sorte de halo crayeux qui cerne le réel, lui confère je ne sais quelle dense vitalité. Comme les lianes donnent un renouveau de sève à l'écorce d'un tronc trop violent, le dessin, ici, fait frissonner la lourde matière et les volumes pesants. L'art de Barraud en gagne en finesse et en profondeur.

L'édition que, de l'ensemble, nous a donné la Librairie Roth de Lausanne est, à tous points de vue, impeccable.

Ilo de FRANCESCHI.

SUR UNE TERRE MENACEE, par *Marcel Arland* (Editions Stock).

« Peuple de jardiniers » disait Péguy avec amour ; peuple tout pétri de sagesse et de raison et qui ne s'enthousiasme qu'à bon escient : on sent le même amour profond de la terre de France chez Marcel Arland au cours de ce livre qui est à la fois interrogation et diagnostic.

Cette « Terre menacée », c'est la France à petit bruit, la France des petites gens : une France paysanne surprise dans sa tâche lente et mesurée, une France qui ne relève pas beaucoup la tête, qui ne se plaint qu'à voix basse mais qui va au but, à l'accomplissement de chaque chose avec une patience obstinée.

De cette année d'attente que fut 1938 à cet « hiver de défaite » sur lequel se clôt le livre, ce n'est pas vers la France qui commande mais plutôt vers celle qui obéit que se tourne Marcel Arland, inquiet et confiant à la fois.

Inquiet parce que ce peuple qui a si spontanément répondu à l'appel de la mobilisation, s'est écoulé sans réaction dans une défaite qui prenait l'allure d'une tragique caravane. Confiant parce que ce même peuple, à peine revenu d'une déroute stupéfiante, s'est remis sans un mot à sa tâche, comme si cette guerre n'avait été pour lui qu'un accident et intimement, profondément ne le concernait pas.

C'est par de petits détails, des scènes vécues de la vie quotidienne, de menus faits prélevés comme des échantillons en différents points du sol français que Marcel Arland nous donne l'impression générale de tristesse d'une nation engourdie: inertie, torpeur des Français qui peu à peu, sous les dehors bruyants de l'agitation frénétique d'une époque dite de bonheur (vie facile d'ailleurs limitée à une partie assez restreinte de la population) ont perdu la grande et grave joie de vivre et n'ont pas mis assez haut le « Prix de la vie » pour être sûrs au fond d'eux-mêmes, le moment venu, des valeurs qu'ils avaient à défendre.

Mais c'est sur une France aux yeux clairs, aux mains solides et habiles, une nation simple et jeune, de nouveau rendue consciente d'elle-même et de la beauté de la vie par le malheur et l'adversité, que Marcel Arland reporte son espoir et le nôtre en nous assurant de la mission éternelle de notre pays.

Jean RIVIER.

LETTRE DE MARSEILLE

LES ILES D'OR — AD MAJOREM MASSILIAE GLORIAM
VUES SUR LA MER

Je vous écris de Porquerolles. Vous connaissez le paysage, et cette lueur générale et bleue que trahissent seuls les sapins et les coques blanches. Si vous avancez jusqu'au cap des Mèdes, vous voyez Port-Cros se découper en bleu sombre et derrière elle, comme une récompense aux seuls yeux familiers, l'Ile du Levant flotter dans la brume. Je devrais être au Levant ; je rêvais déjà de l'embarquement sur le vieux *Ben-Hur*, auprès du phare du Lavandou, des propos de traversée en compagnie du marchand de sandales, de l'arrivée au Grand-Avis dans la première fraîcheur du soir. On n'aborde plus dans l'île sans de difficiles autorisations, les puissances se sont émues des libertés de cette terre indomptée ; j'ai dû renoncer à sa frugalité magnifique et me résoudre au confort. Je noie mon chagrin dans le vin rosé de la légende.

J'ai quitté Toulon ce matin, à bord des *Iles d'Or*. Le capitaine scandait sa marche avec une canne, comme le Black Dog de Stevenson. Pour accuser la couleur, des marins venus tout droit d'Aubervilliers et de Montrouge chantaient « Sous les ponts de Paris » ; celui qui les accompagnait à l'harmonica disait qu'il regrettait la flotille de la Seine ; puis, sans nulle étroitesse locale, ils chantèrent à la gloire de la Bretagne et de Toulouse. Les passagers de l'arrière, civils naïfs, cous tendus, avec la hâte des Argonautes et l'émerveillement des Phocéens découvrant le Lacydon, précédaient de leurs vœux la course du bateau. Au fait, c'est de Marseille que je voulais vous parler, puisqu'après certaines traverses que vous connaîtrez un jour, des vélos, des trains et des jambes, les miennes,

> M'ont ramené comme chez moi
> Vers mon pays qui fut Marseille...

Car voici une de mes villes-mères. Différents signes marquent pour moi l'adoption : celui-ci surtout, que la cathédrale me paraît peu à peu moins laide, que je ne vois plus le pont transbordeur et que, si je la découvre après une absence, je salue la Vierge de la Garde avec le sourire ému d'un fils de la cité.

A mon retour, la ville avait de singuliers airs de fête ; on me dit qu'elle exposait; j'allai aussitôt me rendre compte.

La partie de cette Foire qui me parut la plus intéressante est

la salle où la Ville a rassemblé, de son enfance aux temps actuels, ses divers portraits. Ainsi qu'un être humain conserve sur les images successives de sa vie certains traits ineffaçables, le petit creux d'une joue, la courbe du menton, une manière de sourire, Marseille présente en chacune de ses formes fugitives une ligne immuable : l'échancrure du Vieux-Port. Aujourd'hui, des quais le bordent, et les yeux ont besoin d'être secondés par une imagination complaisante pour que le demi-paquebot qui sert d'asile aux vedettes de la radio nationale cède la place aux galères chargées d'amples voilures, telles que les montrent encore les gravures du siècle dernier ; mais la forme essentielle est la même, et quelqu'un pouvait, sans faire appel à des charmes trop obscurs, évoquer le temps où ces rives encore ensablées descendaient doucement jusqu'à la mer. Quoi encore ? Une vue de l'ancien Opéra, celui dont je vous parlais et que fréquentait Stendhal ; et la Canebière en 1840, aussi vide de voitures qu'aujourd'hui même.

La Ville a fait mieux : elle nous a présenté quelques-uns de ses futurs visages. L'architecte en chef, qui est son portraitiste officiel, a fait surgir à nos yeux dans une causerie passionnée la ville de parcs aux voies larges et faciles. Avant lui, notre grand maître de l'urbanisme qui se devait, comme La Fontaine était Maître des Eaux et Forêts, de devenir Maître des Ronds-Points et des Parcs, je veux dire Giraudoux, avait esquissé en traits assez évidents l'apparence d'une France nouvelle qui fût à sa convenance. On s'aperçut (ce fut pour certains une révélation) que l'ancienne n'avait rien valu à ses yeux. Peut-être avait-il raison lorsqu'il dénonçait les enlaidissements infligés à Paris ; c'était déjà l'avis de Valéry, la veille, lorsque je défendais contre lui, sur la terrasse qui domine le bassin de St-Victor, les charmes de la capitale. Voyant plus large encore dans le passé que Giraudoux dans l'avenir, il allait plus loin que lui dans ses critiques, et cependant, plus courtois, faisait remonter sans nulle hésitation les responsabilités à Louis XIV, qui n'a plus grand' chose à craindre...

Nous voici un peu loin des horizons de Porquerolles. Que voulez-vous savoir encore ? Les Compagnons commencent aujourd'hui la vendange. L'eau est bonne. Le vin meilleur encore.

Le hasard m'a fait acheter à Toulon, avant de m'embarquer, un volume de petit format. On y trouve le récit de divers voyages de Bernardin de Saint-Pierre en Europe, ou plutôt des considérations sur les pays visités. Rendez-moi cette justice : j'ai toujours pris la défense de « Paul et Virginie », ce délicieux roman, contre des accusateurs de mauvaise foi ; on ne

pardonne pas à son auteur quelques conclusions un peu trop rapides suggérées à son esprit par les bontés de la nature. Je trouve dans ses vues sur l'Europe des remarques fort actuelles; mais voudrais surtout noter ceci : « Ils sont si accoutumés à s'occuper des objets de leur état, qu'en voyageant même ils sont attentifs à considérer les hauteurs, les bois et les villages, y cherchant des positions dont on puisse profiter à la guerre : le plus beau paysage ne leur offre que l'image d'un camp. »

Or, l'autre fois, sur la terrasse dont je vous parlais, j'observais un Valéry très attentif aux mouvements du port. Comme on l'avait prétendu insensible aux paysages, et que je le voyais suivre longuement la « fine Fraternité aux formes fuyantes » qui doublait le fort St-Jean, je lui en fis la remarque ; il me dit que le décor le gênait parce qu'il accaparait l'esprit avec excès. Nous avons alors parlé de cette sorte de déformation professionnelle qui fait que l'écrivain pense aussitôt en phrases le paysage, et que le simple lettré lui découvre aussitôt des parentés dans ses lectures ; et j'évoquai ma propre déformation militaire, selon laquelle, longtemps après avoir quitté l'armée, j'essayais de tirer du moindre paysage tous les éléments d'attaque ou de défense qu'il pouvait offrir. Vous voyez que je ne citais pas sans raison Bernardin de Saint-Pierre ; et j'estime qu'après tout cette rencontre de trois esprits aussi bons que les nôtres valait qu'on en fît état.

Bien mieux : il n'est pas impossible que je doive mettre en action pour ma défense propre les qualités du terrain où je suis. Est-ce contre moi qu'une attaque se dessine ? En pédalos et en pirogues, armés de pagaies et de fusils-torpilles, des hommes nus, de vrais sauvages, abordent sur la rive. Mais je sais désormais le grand secret des arbousiers et des chênes-lièges: c'est qu'ici la ligne droite est la plus longue. A moi, les labyrinthes de l'Ile, ses naturels, ses forts désaffectés. L'homme nu est le plus grand danger qui soit au monde.

Jean LAMBERT.

CONFERENCES

LEON-GABRIEL GROS A TOULON

Toulon, qui fut toujours, en dépit de sa situation, de sa vogue et de ses ressources en public, une des villes les moins riches en manifestations artistiques, vient de voir s'ouvrir une exposition de peinture, sans doute unique en ses annales, où voisinaient des toiles de Vlamynck, de Renoir, de Picabia, d'Utrilo, de Mauge et de jeunes artistes comme Baboulène, Eisenchritz, Olive-Tamati, Pertus Deval ou Claire Bertrand. C'est dans le cadre de cette exposition que Léon-Gabriel Gros nous a parlé de la poésie. Et, sans vain compliment, Gros est un des rares parmi les jeunes poètes qui nous ait paru capable d'enseigner un public sans le flatter ni rabaisser lui-même son propos et d'éclairer dans la suite d'une histoire les textes les plus difficiles. Il est peu fréquent d'entendre un artiste bien parler de son art — j'entends : en parler clairement à autrui et non divaguer pour son propre compte en paraphrases inspirées. Trop de qualités pour cela sont nécessaires qui se rencontrent rarement ensemble : le talent d'abord, ensuite une solide culture, la connaissance éprouvée des formes anciennes pour mieux juger des plus récentes, le goût toujours vif du nouveau allié à la défiance raisonnée de l'insolite, le sentiment de la nécessité des œuvres et ce don de sympathie qui représente l'état de grâce du critique. A cet égard il nous a été particulièrement agréable d'entendre Gros parler sans prévention, voire avec faveur de certaines tendances poétiques qui sont tout à l'opposé de la sienne. Transfuge de l'école fantaisiste qu'il illustra au temps des « Facettes » avec Vérane et Chabaneix, profondément marqué, dès avant la trentaine, par l'influence d'André Gaillard, en possession aujourd'hui d'une forme qui s'affirme de recueil en recueil, plus personnelle et plus unique, il se garde sagement de rien brûler de ce qu'il a naguère adoré ni d'omettre tout à fait les préoccupations les plus étrangères à ses propres « raisons de vivre », en un temps où précisément notre littérature tout entière paraît s'orienter vers l'équilibre d'un classicisme. — *Poeta dum et nil poetici atienum puto.* Je demande pardon de cette liberté à Térence, mais elle exprime exactement ma pensée. La poésie de l'anecdote elle-même

peut trouver grâce, dans certains cas, aux yeux d'un poète avant tout dévoré de connaissance et jaloux de sa pureté intérieure. C'est tout à la fois affaire de clairvoyance et de générosité.

Le conférencier ne pouvait, faute de temps, rendre un égal hommage à tous les poètes vivants et qui le méritent. Il s'en est tenu à l'essentiel. Après un bref historique du Surréalisme et de ses « découvertes », indiquant Supervielle — un peu trop brièvement peut-être — insistant plus longuement sur Eluard, Jouve et La Tour du Pin, il s'est attardé davantage à la présentation de poètes plus jeunes ou moins familiers au grand public, comme Voronca, Decaunes, Jean Cayrol. Présentation directe par la lecture d'une dizaine de poèmes dont quelques uns empruntaient leur accent à la réalité la plus bouleversante : choc de la guerre, humiliation de la défaite, repliement sur soi après la catastrophe et cette volonté de revivre qui confère désormais tout son sens au moindre de nos actes. Et ceci amène le conférencier à sa conclusion. Poésie de l'actuel ne veut pas dire poésie de circonstance, moins encore poésie de commande. Il serait vain de vouloir enchaîner l'expérience poétique aux événements du « monde » car la poésie « mode du destin » — le mot est de Max-Pol Fouchet — porte en elle-même le principe de sa révolution permanente dont chaque moment est une étape sur le chemin de la connaissance vivante et de la conquête spirituelle de l'homme par l'homme. Au moment où nous devons en tout retrouver l'enthousiasme et les « voies de la ferveur » nous devons compter sur nos ressources intellectuelles parmi les premiers de nos biens et parmi ces biens, mettre au premier plan la poésie parce qu'elle est la vie même de l'esprit, son expression totale, son sel et sa jeunesse. Nous continuerons ainsi de réaliser, aux heures difficiles, le destin de cette France dont un des principaux titres de gloire, ne l'oublions pas, est de n'avoir jamais connu durant neuf siècles de pensée, un seul instant d'irréparable défaillance.

B. T.

ECHOS

LOUIS DUCREUX AUX CELESTINS

Nous apprenons avec plaisir que M. Ch. Gantillon, directeur du Théâtre des Célestins, vient de s'assurer la collaboration artistique de Louis Ducreux. Ce choix consacre auprès du grand public le talent et l'autorité du jeune animateur du Rideau Gris, et met à sa disposition de nouveaux moyens dont nous sommes certains qu'il tirera le meilleur parti. Nous croyons savoir qu'en plus de ses dernières réalisations (Les fourberies de Scapin, Tout Homme, Musique Légère, Amstramgram) Ducreux apporterait à la Comédie de Lyon plusieurs pièces nouvelles, dont la *Pastorale* de B. Taladoire et E. Fuzellier, œuvre de tout premier plan construite sur des thèmes empruntés à la tradition populaire, et un *Orphée* d'un tout jeune auteur.

Les Cahiers du Sud ne peuvent qu'applaudir à tout effort sincère tenté dans ce sens. Peut-être, en effet, serait-il temps, après tant de jeux brillants et assez vains autour d'œuvres consacrées, de reprendre cette féconde tâche de « découvreur », abandonnée depuis Antoine et Lugné-Poé, et dont l'art dramatique peut seulement attendre un enrichissement.

M. C.

ACTIVITE DE « JEUNE FRANCE »

Sur l'initiative de « Jeune France », poètes et musiciens ont pu se réunir dans le château provençal de Lourmarin, il y a quelques années restauré avec amour par Laurent Vibert qui en fit par testament un lieu de méditation et de travail pour les écrivains et les artistes.

Une demeure aux belles murailles ocres au-dessus des oliviers au feuillage rigide, de vastes salles meublées de chêne pesant et noir, des terrasses où des roses se mirent dans l'eau

d'un bassin clair et d'où l'on voit un village couché comme une roue, changeant d'aspect de l'aube au soir sous la lumière : c'est dans ce décor si bien choisi par les animateurs de « Jeune France » qu'eut lieu cette rencontre qui groupait compositeurs, écrivains, revues et journaux littéraires et poétiques.

Le but d'une telle réunion était de favoriser des contacts entre musiciens et poètes séparés non seulement par la distance mais aussi par leurs techniques, de provoquer des échanges en vue de collaborations futures et surtout de définir les nouvelles possibilités qui s'offrent aux artistes dans les domaines de la radio, du cinéma et de la chanson.

Sur ce dernier point, Davenson ouvrit le débat par une excellente causerie, rappelant que la chanson dite « populaire » qui finit par s'intégrer au folklore avait à l'origine bien souvent été composée par des artistes en renom sur des thèmes tombés en désuétude et rajeunis par eux.

Au cours de ces journées eurent lieu tour à tour des présentations d'œuvres poétiques et musicales par leurs auteurs, des lectures consacrées aux poètes absents, prisonniers ou disparus et des conversations générales et particulières ayant trait aux problèmes techniques.

La place manque ici pour citer nommément tous ceux qui assistaient à ces journées ou qui les avaient organisées et les animèrent. L'essentiel est de savoir que l'adhésion de tous fut complète et qu'il y a beaucoup à espérer de ces rapprochements entre compositeurs et écrivains pour un travail en commun.

Un public existe qui ne demande qu'à connaître des œuvres nouvelles et de qualité ; « Jeune France » se propose d'être à la fois ce lien entre les artistes eux-mêmes et entre les artistes et le public. Il semble bien qu'après ces journées, fort utiles en dehors de leur charme et de leur cachet artistique, les résultats qui vont suivre puissent même dépasser les espérances.

Jean RIVIER.

NECROLOGIE

LEON GOURRET

L'accident terrible d'avion qui a coûté la vie à Léon Gourret, Directeur des Ports, nous a frappés dans l'une de nos amitiés les plus solides. Il prive aussi Marseille de l'un de ses meilleurs cerveaux, d'une intelligence toute acquise aux problèmes de l'heure.

Nous aimions en Léon Gourret le type même de l'élite chez qui une haute culture n'a produit aucune aberration de la conscience et qui, dans ses fonctions toujours remplies avec modestie, ne se connait que des devoirs. Il appartenait à cette sorte d'hommes faits pour servir, à condition de ne renoncer à aucun droit essentiel de la personne et de pouvoir garder à n'importe quel moment de leur tâche l'indépendance et le droit de libre examen. Nul n'était d'ailleurs plus lucide que lui. Une exceptionnelle formation de l'esprit lui permettait de voir clair à toute heure dans les événements et les choses. Il était polytechnicien : l'étude des mathématiques lui avait fait aimer la rigueur et avait doté sa pensée d'une belle armature logique, mais chez lui, l'esprit géométrique, loin d'exclure celui de finesse, s'en appropriait les moyens d'approche et de jouissance, ce qui le rendait sensible à toutes les formes du beau et particulièrement à celles de l'espace musical. Car il était de ces intelligences à qui l'habitude des techniques apprend la nécessité d'un certain empirisme, fait de tâtonnements et d'approximations. Il savait, en effet, que les lois ne jaillissent pas spontanément de la pensée pure, mais dérivent bien de la nature des choses et de leur répétition. Il était porté à se défier des principes et des idéologies qui dédaignent l'expérience, et des entraînements qui ne reposent pas sur les sympathies naturelles. Chez lui, le jeu de l'esprit était à tout moment contrôlé.

C'est ce qui rendait Léon Gourret précieux dans le rôle social qu'il assumait. Il ne se déterminait qu'en faveur du bien commun, et pensait en être un juge sûr, car il s'efforçait d'éliminer toutes les influences qui corrompent les données d'un problème. Marseille a perdu en lui un animateur clairvoyant et

hardi, aux conceptions larges, qui voulait la préparer à son destin qu'il savait grand. Nous souhaitons voir reprendre ses projets par un successeur digne de lui. Mais ses amis ont perdu tout autant, car nul ne fut plus fidèle dans le commerce du cœur, plus élégant dans le don de soi et réconfortant dans l'épreuve. Et nul ne sut mieux, avec cette bonhomie moqueuse qui le défendait contre lui-même, communiquer cette force qui émane d'un esprit calme et courageux.

Jean BALLARD.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.